

« La séparation entre religion et sciences naturelles a ouvert la voie à d'innombrables découvertes qui ont façonné l'Europe démocratique que nous connaissons aujourd'hui. »

Alain Le Négrate

2007

PENSER LA CRÉATION AUJOURD'HUI

L. A. C. - n° 241

PENSER LA CRÉATION AUJOURD'HUI

Face au créationnisme, comprendre et répondre

Dieu, "tout-puissant" ?

Basile et le "Big bang" !

Sommaire

Éditorial	
Bernard MICHOLLET	1
L'homme, ce singe nu	
Alain LE NÉGRATE.....	3
Face au créationnisme : comprendre et répondre	
Philippe DETERRE	13
Et toi, quelle est ta foi ?	
Philippe DETERRE	21
Et Dieu créa le téléphone portable !	
Bernard MICHOLLET	25
Le potier de l'espoir	
André-Marie FOUTREIN.....	31
Des loupés dans la création	
Daniel RICADAT	35
Dieu, "tout-puissant" ?	
Jacques DUPLESSY.....	41
Cette vie qui n'en finit pas d'advenir	
Isabelle YON	49
LIVRES REÇUS À LA RÉDACTION	56
SOURCES :	
Basile et le "Big bang" !.....	57
UN LIVRE – UN AUTEUR :	
Peut-on ne pas croire ? (Jacques BOUVERESSE)	61
ACTUALITÉS	
À propos de <i>L'Atlas de la création</i>	65
Justice, individualisation ou automaticité des peines ?.....	69

Communauté Mission de France

LA "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations. Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Dominique Fontaine	
Responsable	: Danièle Courtois	
Comité de rédaction	: Danièle Courtois, Pierre Chamard-Bois, Dominique Fontaine, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Bernard Michollet, Yves Petiton, Christophe Roucou.	
Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette	Relecture : Michel Grolleaud
Abonnements	: Geneviève Ferronnière	Photos : Communauté Mission de France

France et étranger : Abonnement ordinaire 2007 : 30 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 6,50 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,54 €.

Dépôt légal n° 447 - Octobre 2007

Imprimerie Moderne Auxerroise
BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1109 G 85660



Chacun connaît l'argument de tel ami athée, destiné à mettre un terme au dialogue de fond avec lui : « Comment peux-tu encore croire à la création ? » Le texte biblique de la Genèse, d'ailleurs souvent mal connu, paraît frappé d'ineptie dans un monde qui se perçoit comme un processus évolutif. Rien n'est plus commun que la mise en exergue de l'opposition entre évolution et création afin de saper la pertinence rationnelle de la foi en Dieu, créateur.

La Communauté Mission de France possède une longue tradition de réflexion au sein de l'Église sur cette question que nous aurions volontiers cru classée. Elle ne l'a pas abandonnée. Ses membres investis dans la recherche scientifique et le dialogue science-théologie ont participé en mars 2007 au dernier colloque du Réseau Blaise Pascal à Orsay qui portait sur l'Intelligent Design. Ce "dessein intelligent" venu des États-Unis fait l'objet d'une bonne mise en perspective dans cette Lettre.

Ainsi, la question est clarifiée dans deux directions : du côté des sciences ainsi que du côté de la théologie. Les deux grandes conceptions de l'évolution – par la finalité et par la sélection – peuvent faire l'objet d'une analyse pour elles-mêmes, dans le champ scientifique.

Mais ce questionnement n'épuise pas la recherche. La création peut être approchée par d'autres biais. Elle l'est d'abord sur le plan anthropologique par les artistes qui expriment l'inouï du surgissement de l'inédit. Cette expérience rejoint une autre analogie très éclairante : celle du don de la vie. Le détachement des parents qui permet

à leur enfant de prendre son autonomie ne dit-il pas le sérieux de l'acte créateur de Dieu ?

Les disciples du Christ prennent leur place dans les questionnements contemporains. Le témoignage réfléchi du chercheur qui vit sa foi dans son milieu est la base des approfondissements théologiques qui suivent. La proposition d'inculturation selon la perspective stimulante de la récapitulation en Jésus-Christ qui a bientôt traversé vingt siècles reste un chemin pertinent pour penser l'incompréhensible et l'inadmissible d'une humanité affrontée au malheur. De tous les côtés, la toute-puissance de Dieu est malmenée. Il reste au disciple du Christ de s'appuyer sur la promesse divine qui ouvre un avenir sans pour autant expliquer parfaitement le monde. Les réactions fondamentalistes qui traversent aujourd'hui toutes les religions ne sont-elles pas le symptôme de la difficulté de nos contemporains à faire le deuil d'une certaine image de Dieu ?

« [Soyez] toujours prêts à la défense contre quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. » (1 Pierre 3, 15). Cet appel, toujours d'actualité, nous porte à rendre audible notre témoignage par le développement de l'intelligence de notre foi dans une culture exigeante.

Bernard Michollet

Pour le comité de rédaction

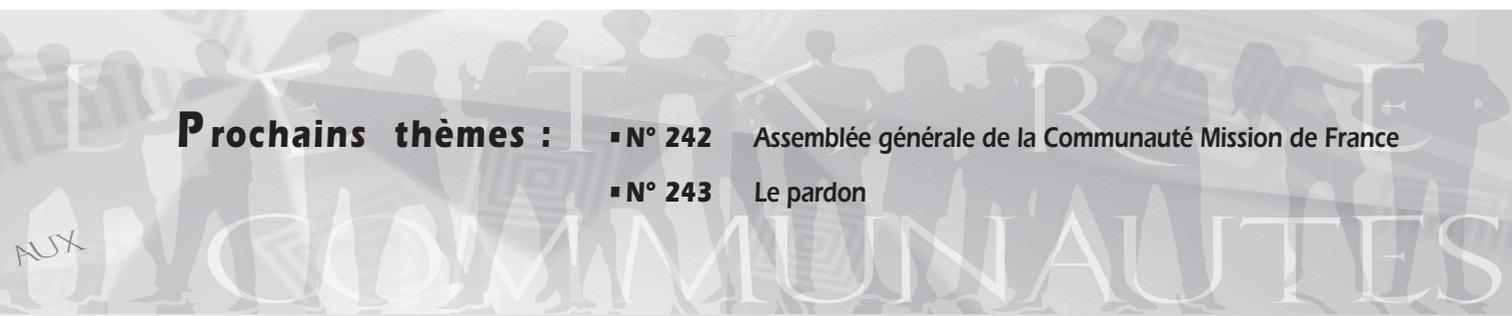
Prochains thèmes :

▪ N° 242

Assemblée générale de la Communauté Mission de France

▪ N° 243

Le pardon



L'homme, ce singe nu



**Depuis bientôt
vingt ans,
Alain Le Négrate
participe aux
activités
de recherche
dans le cadre
évolutionniste du
laboratoire
d'Ethologie expérimentale et
comparée, unité du CNRS à l'université
Paris-Nord (93).**

par Alain LE NÉGRATE

ON ignore toujours pourquoi l'homme est un « singe nu ». La nudité aurait permis un refroidissement rapide pendant la course épuisante derrière les proies dans la savane africaine, ou alors les partenaires sexuels se sont désirés moins poilus ; on ne sait pas vraiment, ou pas encore. Mais, pour un biologiste, pas de doute, l'homme est un animal ; plus précisément un primate. *Homo sapiens* est né hier, il y a tout juste 200 000 ans.

Dans le champ scientifique, la théorie de l'évolution initiée par Charles Darwin au milieu du XIX^e siècle sert de cadre intellectuel et, depuis lors, elle n'a cessé de recevoir des confirmations.

Seule construction intellectuelle satisfaisante pour expliquer la diversité du vivant, elle repose sur au moins quatre piliers : d'abord l'ascendance commune des êtres vivants, une intuition vérifiée par la ressemblance frappante du code génétique depuis les bactéries jusqu'à l'homme ; ensuite le développement de la diversité du vivant par l'apparition des espèces animales ; le "gradualisme" par accumulation progressive au cours des générations de petites variations génétiques aléatoires, processus parfois interrompu par des changements plus massifs ; enfin la sélection naturelle, la grande idée de l'auteur de *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* paru en 1859 ¹.

L'archipel des Galapagos

Au cours des cinq ans de voyage en bateau en Amérique du sud, Darwin devient évolu-

tionniste en observant attentivement les espèces animales, entre autre les becs des pinsons de l'archipel des Galapagos. Puis vient un travail expérimental chez des éleveurs de pigeons pratiquant la sélection artificielle jusqu'au jour où l'idée de Jean-Baptiste de Lamarck selon laquelle les espèces animales se transforment, une autre de Malthus ² sur la régulation des populations humaines, et enfin le coup de pouce de A. R. Wallace produisent le déclic de l'idée que les espèces vivantes s'adaptent à leur environnement par la sélection naturelle des variations favorables, génération après génération. Le terme « évolution », si commun désormais, ne vient que dans la sixième édition de l'ouvrage de Darwin. L'auteur parle plutôt de la transmutation ou de la mutation des espèces ; c'est H. Spencer, un des fondateurs du darwinisme social ³, qui popularise ce mot d'évolution. Le

1. L'édition française de *L'Origine*, traduite par Edmond Barbier à partir de la sixième édition, a été publiée en 1876 par Reinwald et Cie. Reprise par François Maspéro, 1980, 2 tomes, 610 p.

2. Thomas R. Malthus (1766-1834) dans son *Essai sur le principe de population*, 1796, prône la maîtrise de l'accroissement exponentiel des populations humaines car l'augmentation des réserves de nourriture ne peuvent pas suivre. Wallace et Darwin ont appliqué l'idée de Malthus à la biologie.

3. Pour Herbert Spencer (1820 - 1903) ce qui est bénéfique à la nature est bénéfique pour l'homme. La sélection naturelle appliquée au monde social revient à avantager les forts et éliminer les faibles. Le darwinisme social n'est en aucun cas imputable à Charles Darwin. C'est Francis Galton (1822-1911), son cousin, qui a forgé le mot "eugénisme" en 1864, désignant ainsi l'amélioration de l'espèce humaine sur des bases biologiques. L'aventure du nazisme a mis fin au succès de ses idées.

terme laisserait croire que l'histoire du vivant a un sens ou bien qu'elle monte, par exemple en complexité ; or l'évolution est étrangère à la notion de progrès. La sélection naturelle ne favorise pas nécessairement le "meilleur", mais le plus adapté à un environnement donné. La notion fut enrichie par la suite par deux autres formes de sélection. D'abord, douze ans après son *Origine*, Darwin publie *La descendance de l'homme et la sélection liée au sexe* où il décrit un deuxième mécanisme, la sélection sexuelle. La femelle (ou le mâle chez certains poissons) choisit le partenaire le plus fort, après combat entre mâles (ou femelles), ou le plus séduisant, au terme de parades sexuelles. Un troisième mécanisme, appelé sélection de groupe, permet d'expliquer les comportements altruistes au sein d'un groupe d'individus apparentés⁴.

Une idée dangereuse

Darwin ne connaissait pas les lois de l'hérédité pourtant déjà découvertes par un moine autrichien, Gregor J. Mendel⁵. La Théorie synthétique de l'évolution intègre désormais les mécanismes de l'hérédité et les connaissances récentes de la génétique moléculaire⁶. Elle fait l'objet d'un large consensus scientifique sur les fondements et sur les mécanismes de l'évolution. Elle n'implique aucun dessein, aucun schéma préalable, pas de plan ; les changements apparaissent si, et seulement si, ils aboutissent à un meilleur taux de survie et de reproduction. Les organismes, évoluant par la sélection naturelle, ne deviennent pas nécessairement plus complexes ou plus intelligents. C'est le point nodal de la révolution darwinienne, dont Dennett⁷ dit :

4. W. D. Hamilton (1936-2000), biologiste anglais spécialiste des hyménoptères (fourmis, abeilles, guêpes), a donné une explication de l'altruisme dans le cadre néo-darwiniste en montrant que les individus se sacrifient en ne se reproduisant pas directement, en vue d'un meilleur succès de reproduction des gènes qu'ils ont en commun avec la colonie issue de la reine, leur mère.

5. Gregor Johann Mendel (1822-1884), installé à partir de 1852 dans l'abbaye St Thomas de Brno en Bohême, a fait des expériences d'hybridation des petits pois avec la rigueur d'un physicien et en a tiré une « loi de combinaison des différents caractères », une loi probabiliste tombée dans l'oubli avant sa redécouverte en 1900 par trois botanistes européens, chacun de son côté : H. de Vries, K. Correns et E. Tschermak.

6. Dans les années 1940 la "Théorie synthétique de l'évolution" englobe la biologie, la génétique et la paléontologie, elle est due à T. Dobzhansky, E. Mayr, et quelques autres.

7. Daniel C. Dennett *Darwin est-il dangereux ?* 1995, Odile Jacob 2000, 657 p.

« Si je devais attribuer un prix pour récompenser la meilleure idée qu'on ait jamais eue, je la donnerais à Darwin, bien avant Newton et Einstein ou qui que ce soit d'autre [...]. Mais ce n'est pas simplement une merveilleuse idée, c'est une idée dangereuse. »

Le cadre conceptuel de la pensée occidentale vient d'Aristote qui nous a enseigné la cause finale⁸ : « Ce n'est pas le hasard, mais la finalité qui règne dans les œuvres de la nature, et à un haut degré ; or la finalité qui régit la constitution ou la production d'un être est précisément ce qui donne lieu à la beauté. »⁹ Et voilà qu'on nous dit que l'évolution n'a pas de but, ni de sens. Ce discours scientifique met tellement mal à l'aise qu'on a assisté aux États-Unis au “procès du singe” en 1925, dans la nébuleuse protestante

évangélique, pour qui tout a été écrit. Il faudra attendre 1987¹⁰ pour que le créationnisme soit retiré des programmes scolaires de l'État fédéral. Une nouvelle offensive prend le relais en 2004 dans les milieux fondamentalistes évangéliques américains, lors d'une bataille autour de l'enseignement de la théorie de l'évolution¹¹. L'affaire prend de l'ampleur pour devenir la bataille de la théorie du Dessen intelligent. Cette fois l'évolution n'est pas niée, on dépasse l'indéfendable créationnisme, mais on postule qu'aux origines le monde a été créé ; son créateur, jamais nommé, y a installé des lois ; l'évolution se fait selon un dessein. La polémique a gagné l'Europe, en particulier l'Allemagne, et même l'Église catholique pendant l'été 2005 quand Christoph Schönborn, le cardinal de Vienne, pressé de vouloir

8. Pour expliquer le mécanisme du mouvement de l'univers, Aristote (385 - -322 avant J.-C.) ajoute une quatrième cause aux trois premières déjà décrites par les présocratiques, qu'il nomme la cause finale.

9. Aristote *Traité sur les parties des animaux*, Livre premier. Cité par D. Buican in *Le Darwinisme et les évolutionnismes* Frison-Roche 2005, 128 p.

10. En 1925 dans le Tennessee, l'instituteur John Scopes est jugé et condamné pour avoir enseigné à ses élèves la théorie de l'évolution. Il faut attendre 1987 pour que la Cour Suprême des U.S.A. juge l'enseignement du créationnisme contraire au principe de la séparation des Églises et de l'État.

11. En juin 2004, dans le lycée de la petite ville de Dover en Pennsylvanie, les chrétiens fondamentalistes, majoritaires au conseil d'établissement, rejettent un manuel de biologie à cause de ses références à Darwin. En décembre 2005, le procès de Dover donne raison aux opposants (enseignants, membres d'associations laïques et représentants des grandes religions) contre le conseil de l'établissement, pour intention religieuse très nette derrière les prétentions scientifiques du Dessen intelligent.

réconcilier Darwin et la Bible, publie un article dans le *New-York Times* en faveur du Dessein intelligent¹², croyant de son devoir de prendre position sur un sujet concernant la conception du monde. La tentation est grande, y compris dans l'Église catholique qui a pourtant pris officiellement ses distances des fondamentalistes en 1996¹³, de prendre le train du Dessein intelligent à cause de la théologie naturelle. Cette théologie est développée en France et en Angleterre aux XVII^e et XVIII^e siècles quand on découvre les lois de la nature de Newton et des autres. À ce moment émerge l'idée d'un Dieu architecte plutôt qu'artisan : il a créé le monde en y mettant des lois ; le Dieu de Voltaire, c'est déjà le Dessein intelligent.

Darwin qualifie lui-même le récit de *L'Origine des espèces* de "longue argumentation"¹⁴. Un

examen attentif du texte conduit à conclure que l'auteur ne cesse d'argumenter contre "la création spéciale". Pour la première fois, la science remet directement en cause le récit biblique de la création par une explication matérialiste – ou encore naturelle – de la diversité du monde organique et de son histoire. Laplace avait déjà dit qu'en mécanique céleste : « *Dieu est une hypothèse inutile* »¹⁵, mais cette fois en biologie, l'animal humain est plus directement concerné, disons dans son orgueil.

Le cou de la girafe

Pour faire un voyage dans l'histoire des théories de l'évolution, on pourrait remonter jusqu'aux idées transformistes des présocrati-

12. Le cardinal Schönborn a rencontré Bruce Chapman, président de Discovery Institute à Seattle, organisme de propagande du Dessein intelligent. cf. Peter Moers *Dieu contre Darwin, les créationnistes envahissent l'Europe*, ARTE 19 septembre 2006

13. Le 22 octobre 1996, dans le message adressé à l'Académie pontificale des sciences, Jean-Paul II a parlé de la théorie de l'évolution en reconnaissant sa valeur, sans toutefois nommer Darwin : « [...] *de nouvelles connaissances conduisent à reconnaître dans la théorie de l'évolution plus qu'une hypothèse* [...] ».

14. N. C. Gillespie, 1979, cité par E. Mayr *Darwin et la pensée moderne de l'évolution*, Odile Jacob 1993, 248 p.

15. L'étude des perturbations et de la stabilité du système solaire amène Pierre-Simon Laplace (1749 - 1827) à calculer l'âge des planètes. En 1796 il présente sa théorie cosmogonique à Napoléon qui lui fait remarquer qu'il ne mentionne nullement Dieu dans ses propos. Il rétorque : « *Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse* ».

ques. Il nous suffira de partir de Cuvier¹⁶ et Linné¹⁷, les derniers tenants de la fixité des espèces. G. Cuvier a participé à la campagne de Bonaparte en Égypte d'où il a rapporté des collections au Muséum d'Histoire Naturelle. Il a combattu les idées transformistes de Lamarck jusqu'à la fin de sa vie, invoquant une « Intelligence suprême ». Carl von Linné, botaniste suédois, a laissé une trace en biologie pour avoir mis en place la nomenclature à deux noms latins – le genre et l'espèce – toujours utilisée en taxinomie. Sans qu'il l'ait voulu, sa méthode de classification animale arborescente a beaucoup contribué à la théorie de l'évolution. Le chevalier de Lamarck (1744 – 1829) est le premier à faire vraiment le saut en affirmant que les espèces peuvent changer. Buffon, encore partisan de la génération spontanée mais évaluant déjà l'âge de la Terre à plus de 6 000 ans¹⁸ comme on le croit alors d'après la Bible, fait entrer Lamarck au Muséum pour y enseigner. À l'âge de soixan-

te-cinq ans, ce dernier découvre des analogies permettant de rattacher des espèces fossiles à des espèces vivantes. En bon déiste il ne peut accepter que des espèces meurent et disparaissent et que de nouvelles soient créées épisodiquement ; aussi déduit-il qu'elles se transforment, en pensant que le besoin suscite le changement. Il postule que la transformation passe dans la descendance et c'est précisément ce point – l'hérédité de l'acquis – qui définit le lamarckisme et l'oppose au darwinisme. Le mécanisme de la sélection naturelle fait la différence en ceci qu'aucune intention ne guide la sélection darwinienne. On rabâche aux étudiants l'exemple du cou de la girafe comptant sept vertèbres comme chez les autres vertébrés. Ce cou ne cherche pas, en s'allongeant, à atteindre les feuilles autrement inaccessibles des arbres. C'est la survie des plus aptes qui sélectionne à chaque génération les girafes au cou génétiquement plus long. La fonction ne crée pas l'organe, elle le sélectionne.

16. Georges Cuvier (1739-1832), professeur au Muséum d'Histoire Naturelle.

17. C. von Linné (1707-1778), fondateur de l'histoire naturelle moderne, a refondu la classification aristotélicienne.

18. En 1744 Buffon évalue l'âge de la Terre à 74 000 ans. Vers 1860 Darwin fait une évaluation à plus 300 millions d'années. Aujourd'hui, l'âge de la planète est évalué à 4,5 milliards d'années.

tionne sous la pression de contraintes externes. Reste que Lamarck a déblayé le terrain par sa prodigieuse audace d'établir que les espèces se transforment, même si le mécanisme qu'il décrit n'est pas exact. En fait les gènes ne peuvent être modifiés naturellement que par des mutations aléatoires.

Quelques impasses

Le lamarckisme aura une postérité en Union soviétique sous Staline. On sait, à cause du créationnisme, qu'il faut se méfier a priori de l'effet de la religion sur la science, mais c'est encore vrai de l'effet de l'État sur la science. Après l'eugénisme des nazis, il y a eu le sinistre épisode de Lyssenko. Ce dernier, lamarckien, s'oppose à Nicolai I. Vavilov, communiste comme lui mais darwinien, qui terminera sa vie en prison en 1943. Parce que ses idées coïncident avec l'idéal communiste stalinien – on peut améliorer une espèce par simple volontarisme – Trofim D. Lyssenko va régner en dictateur sur la politique agricole soviétique jusqu'en 1956. L'application du principe de l'hérédité des caractères acquis sur les blés d'hiver l'engage à faire semer du

blé dans les froides étendues où rien ne pousse. Le résultat est désastreux à la fois dans l'enseignement de la biologie et dans les campagnes soviétiques affamées.

Il y a eu d'autres impasses, notamment celle de Teilhard de Chardin qui, comme Henri Bergson et son vitalisme, pensait que l'évolution subit une « force complexificatrice ». On ne peut pourtant pas dire que l'évolution buissonnante de la transformation des êtres vivants ressemble à une marche orientée vers le progrès ou vers un quelconque optimum. Toutes les théories basées sur l'orthogénèse, c'est-à-dire la transformation dirigée, se heurtent au même obstacle de non-scientificité : le recours à un créateur.

La tentation métaphysique

Pour terminer ce court voyage historique, deux noms bien connus des biologistes de l'évolution peuvent être cités. D'abord Stephen J. Gould (1941-2002), paléontologue rendu célèbre par la qualité de ses écrits de vulgarisation pendant 25 ans. Alors que pour Darwin, la cible de la sélection naturelle est l'individu, Gould

considère que c'est plutôt l'espèce. Après les cataclysmes, des espèces survivent et d'autres non. Il a mis en évidence sur une échelle de temps géologique la non-linéarité du tempo de l'évolution : des moments d'équilibre quasi statiques font suite à des phases brusques de transformation. Il se défend en outre de vouloir expliquer tous les détails des organismes par l'adaptation au milieu, laissant place à des singularités fortuites. Ensuite, une autre personnalité marque notre temps, Richard Dawkins, professeur à Oxford, considérant que la cible de la sélection naturelle, ce sont les gènes. Les organismes ne sont pour lui que les véhicules des informations génétiques. Ces véhicules sont destinés à mourir après avoir transmis leurs gènes¹⁹. L'idée s'avère pénétrante pour approcher la diversité des organismes et des comportements, à ce détail près que R. Dawkins est souvent qualifié de réductionniste.

La démarche scientifique, on l'a vu, écarte méthodiquement toute embarde métaphysique. Pourtant les positionnements idéologiques perdurent. La tentation idéologique se retrouve autant du côté des hommes de science que du côté des opposants dès l'instant où les limites des domaines de compétence deviennent floues. D'un côté la vision fondamentaliste du monde qui invite à « abjurer » le darwinisme au nom de la Bible ou du Coran²⁰ couvre à peine un projet de société remettant en cause d'abord la laïcité et, peut-être à terme, les démocraties capables de supporter des questions sans réponse. De l'autre côté, les sciences qui expliquent le fonctionnement de l'univers ne répondent pas à la question irrépressible du pourquoi et du besoin de sens. Des autorités scientifiques prétendent « biologiser » la culture²¹, réitérant une antique dérive scientiste emprisonnant nos destins entre hasard et nécessité. Leur scepticisme matéria-

19. Richard Dawkins *Le gène égoïste*, 1976, Odile Jacob 1996, 461 p.

20. En février 2007, un *Atlas de la création* de 600 pages et 7 kgs, franchement créationniste et venu de Turquie, est distribué gratuitement et largement en France, prioritairement dans les établissements scolaires. (Voir p. 65 de ce numéro.)

21. Le « biologisme » est la tendance à réduire le social et le symbolique au biologique. On prend souvent comme exemple la recherche du gène de l'homosexualité.

liste brandit un credo selon lequel la science rapproche les hommes alors que les religions les séparent²², en télescopant hardiment les moments politique, éthique et philosophique de débats nécessaires sur les choix de société et sur les valeurs.

Plus perméable que d'autres disciplines à des influences religieuses, la biologie doit veiller scrupuleusement à sa méthode et à la définition de ses limites et de ses concepts. La séparation entre religion et sciences naturelles a ouvert la voie à d'innombrables découvertes qui ont façonné l'Europe démocratique que nous connaissons aujourd'hui. Les sciences laissent délibérément des questions sans réponse, et c'est cela qui leur permet de réaliser des succès remarquables. Darwin utilise la notion de hasard dans sa théo-

rie que d'autres comme Dawkins traduisent par "concepteur aveugle". Si on extrait le terme du contexte scientifique pour en faire une profession de foi, on sort du domaine de la biologie. Inversement, réintroduire une intelligence extérieure serait sans issue, cela reviendrait à remettre en cause la méthode scientifique elle-même puisque la science moderne s'est constituée en l'excluant.

Souvent facétieux, Einstein a dit un jour : « *le hasard, c'est Dieu qui se promène incognito* ». Entre humour et philosophie, le très célèbre physicien nous remet en piste vers la mythologie. Car l'homme, ce singe nu, ne renonce pas si aisément au mythe. Aucun autre animal n'accède à ce niveau symbolique dont Lévi-Strauss a saisi la puissante rationalité il y a environ 50 ans. ■

22. Richard Dawkins *The God delusion*, Ed. Black Swan 2007, 464 p. Dans ce livre le biologiste tente de démontrer que toutes les violences sont imputables aux religions qu'il présente comme une combinaison explosive d'intolérance et d'irrationnel. Selon son idée elles sont la racine de tous les maux, « The Root of all Evil » !



Face au créationnisme : comprendre et répondre



Philippe, prêtre de la Mission de France est chercheur en immunologie. Il est membre de l'équipe d'Évry et l'un des responsables de l'École pour la Mission.

par Philippe DETERRE

SOMMES-NOUS devant un renouveau du créationnisme ? Il semble bien. Depuis une dizaine d'années aux États-Unis, une théorie est apparue qui prétend expliquer la genèse des organismes vivants en général et de l'homme en particulier, beaucoup mieux que ne le fait la théorie darwinienne avec ses lois de variation et de sélection naturelle. Selon cette théorie appelée "intelligent design" ou "dessein supérieur", la biologie est devant une complexité "irréductible" dont ne peut pas rendre compte le darwinisme. Il faut faire appel à un mystérieux "dessein", à l'existence d'une intelligence supérieure. Cette nouvelle théorie viendrait, selon ses promoteurs, combler le déficit des sciences

actuelles dans leur explication de la genèse des organismes vivants par les seules lois de la nature et de la sélection naturelle.¹

Une autre manifestation de cet apparent retour² est l'envoi en janvier 2007 par un éditeur turc à toutes les institutions scolaires secondaires d'un ouvrage intitulé sans ambages "Atlas de la Création", qui montrerait l'absence de preuves de l'évolution biologique, et apporterait la démonstration du rôle du darwinisme dans la violence politique.

On sait bien qu'en fait, la polémique créationniste n'a jamais cessé, reprise constamment

par certaines églises évangéliques et les Témoins de Jéhovah. Très longtemps, j'ai pensé que tout cela ne représentait uniquement que quelques combats d'arrière-garde sans intérêt. Les événements récents, la lecture du livre récent de Jacques Arnould sur la question³ et la réflexion menée lors du colloque du réseau Blaise Pascal en mars dernier⁴ m'ont persuadé du contraire. Ces polémiques font ouvrir, ou rouvrir, plusieurs dossiers que je reprends ici dans une première partie. Puis je tenterai de me situer plus personnellement dans une seconde partie (page 21). Ces deux parties peuvent être lues indépendamment l'une de l'autre.

1. Cette polémique s'est invitée récemment de ce côté-ci de l'Atlantique, avec un article du cardinal Schönborn défendant la finalité de ce "dessein intelligent" contre les matérialistes darwiniens (NY Times juillet 2005), suivi d'un séminaire "papal" à Castel Gandolfo en septembre 2006, qui a donné lieu à un livre qui vient de sortir (*Schöpfung und Evolution. Eine Tagung mit Pabst Benedict XVI in Castel Gandolfo* Sankt Ulrich Verlag, 2007). Depuis, un certain nombre de journaux français ont fait des dossiers sur la question (Témoignage Chrétien du 6/10/05, le Monde2 du 8/10/05, Le Nouvel Observateur Hors-Série de janvier 2006, La Vie du 12/1/06, La Recherche n° 396, avril 2006, Ciel et Espace Hors-Série d'octobre 2006). Par ailleurs, il y a régulièrement des émissions télévisuelles sur la question, par exemple un documentaire de la BBC repris sur ARTE en mars dernier, présentant directement l'"Intelligent Design".

2. En novembre 2005, il y a eu une émission d'Arte sur les "théories" de A. Dambricourt-Malassé sur l'évolution du crâne humain et le rôle soi-disant central de l'os sphénoïde. Cette théorie est dérangeante à bien des égards, mais ne relève pas du créationnisme. Elle relève d'une polémique sur le rôle moteur ou non dans l'évolution d'un processus donné (la fermeture de l'angle du sphénoïde).

3. Jacques Arnould *Dieu versus Darwin*, Albin-Michel, 2007.

4. "Création contre Évolution ? Hasards, Complexités et Finalités", colloque organisé les 24 et 25 mars par le réseau Blaise Pascal (Sciences, Cultures et Foi). Les actes du colloque sont bientôt disponibles en s'adressant à rbp@philnet.org. Voir aussi le site du réseau : <http://philnet.org/rbp/>

Comprendre le créationnisme

Le dossier scientifique et la théorie évolutionniste

Le premier dossier à instruire sur la question du créationnisme est évidemment le dossier **scientifique**. *Y a-t-il de nouvelles recherches qui remettent fondamentalement en cause la théorie évolutionniste darwinienne et génétique ?* Quoi qu'on en dise, la réponse est, à mon sens et selon mon enquête, clairement négative. Certes, nous n'en sommes plus à la théorie darwinienne des années 50, avec des mutations ponctuelles apparues au hasard et une sélection impitoyable. En dehors des mutations ponctuelles, d'autres formes de génération de diversité ont été découvertes depuis, comme la duplication de gènes, le transfert de modules fonctionnels (morceaux de gènes), les gènes mosaïques, les gènes "sauteurs" et le rôle primordial des gènes "architectes", le rôle des contraintes de développement. Et la combinatoire de tous ces mécanismes possibles défie l'imagination. On n'est donc pas devant un "trop peu" d'explications possibles, mais un "trop plein", et la question est de savoir lesquelles sont pertinentes. Ainsi,

si les scientifiques ont abandonné la théorie stricte "un gène - une fonction", la théorie darwinienne reste bien opératoire avec une génération de diversité sans finalité et une sélection à un niveau fonctionnel ou un autre par adaptation à (ou de) l'environnement.

Tout ce travail s'est trouvé bien sûr fort ré-activé par la connaissance des séquences complètes de plusieurs génomes, qui permet des comparaisons, des travaux exhaustifs, des vérifications d'hypothèses impossibles à faire autrement. Mais la connaissance de tels génomes ouvre aussi des abîmes d'inconnues, par exemple sur la fonction des 95 % d'ADN non codant (c'est-à-dire ne représentant pas des gènes) et sur les susceptibilités génétiques à telle ou telle maladie. Donc, il est, en un certain sens, vrai de dire que l'évolution darwinienne est dépassée, si l'on entend par là la théorie émise par le naturaliste anglais, sans tenir compte de son amélioration constante par la génétique, par la biologie cellulaire, par une meilleure connaissance du rôle très important de l'environnement (et donc la relativisation du seul rôle maître des gènes⁵) et par une prise en compte des nombreuses contraintes non génétiques de développement.

5. Cf Henri ATLAN "La fin du tout génétique" Éditions INRA, 1999 et Michel MORANGE "Déconstruction de la notion de gène" tiré de "La génétique, science humaine" sous la direction de Muriel Fabre-Magnan et Philippe Moullier, Collection Débats Éditions Belin, 2004.

Mais il faut affirmer clairement que le cadre conceptuel darwinien tient, et se renforce. Tous ces travaux que je viens d'évoquer sont à l'intérieur de la théorie darwinienne, qui ne cesse de montrer sa fécondité, par exemple dans le cas de la vieille énigme de "l'apparition" de l'œil des vertébrés ou dans celle de la synthèse des anticorps contre un nombre quasiment infini d'antigènes.

Certes, la polémique ouverte par les tenants du "dessein supérieur" oblige à revisiter certaines démonstrations, à reconsidérer certains acquis, ce qui n'est pas du temps perdu⁶. Par contre, cette théorie du "dessein supérieur" ne propose aucun cadre théorique : elle est uniquement polémique, et non pas scientifique.

La science déroute bien souvent le bon sens et l'intuition humaine

Le second est le dossier **épistémologique**. *Comment nous représentons-nous le monde et sa genèse ?* Chaque culture pense le commencement et le fonctionnement des choses de la nature, c'est une des fonctions des mythes. Et spontanément, chacun de nous a des idées là-dessus. Et le plus souvent, la science casse ces idées spontanées, comme celles-ci : le soleil

se lève et se couche, la terre est au centre du monde, la nature est bien faite et harmonieuse, le temps s'écoule sans heurt et de manière identique partout dans l'univers... C'est effectivement difficile de penser que l'univers est en expansion, que le temps est lié à l'espace et que l'évolution du vivant s'est faite non pas en milliers d'années (comme le pensait encore Newton au XVII^e siècle) ou en millions d'années (comme le pensaient encore des physiciens au XIX^e siècle), mais en milliards d'années. On comprend que l'idée d'un ancêtre commun à tous les hominidés, et même à tous les vertébrés, soit choquante. Les théories scientifiques et leurs conclusions sont la plupart du temps contre-intuitives, la science prend à défaut le "bon sens".

Matérialisme ou spiritualisme ? Le sens et l'interprétation

C'est qu'il y a derrière la polémique du créationnisme un épais dossier **philosophique**, ou comme on le dit volontiers aujourd'hui, celui du "sens". *Une chose est celle des faits étudiés scientifiquement et placés dans un cadre théorique le moins mauvais possible, une autre est l'interprétation qu'on en donne, celle de la beauté de l'univers, de la finalité de l'évolution*

6. Robert PENNOCK, "Creationism and Intelligent Design" *Ann.Rev.Gen.Hum.Gen.* (2003), 4, 143-163. ; Howard VAN TILL "Are bacteria intelligently designed ? Reflections on the Rhetoric of the Modern ID movement" *Science and Christian Belief* (2003), 15, 117-140.

ou de son “non-sens”. Ici, il y a un engagement de “celui qui parle”, qui n’est pas en continuité avec le discours scientifique. Que l’univers soit vu comme un horrible chaos ou une belle harmonie “montante et convergente” n’est pas une question scientifique, mais une question d’interprétation engagée.

Depuis Laplace, les scientifiques ne font pas l’hypothèse “Dieu” : ils tentent d’expliquer ce qu’ils observent par des processus, des lois et des mécanismes. C’est un matérialisme ou un réductionnisme de méthode. Certains scientifiques passent au matérialisme philosophique : c’est leur droit et leur liberté d’interprétation. Mais ce n’est pas nécessaire. On peut ainsi expliquer la prolifération du vivant *uniquement* par la tendance des gènes et de l’ADN à se reproduire, et par les montées d’hormones printanières. On peut penser que les religions *ne sont qu’une* manifestation particulière d’un état du cerveau et que la pratique de la prière n’est qu’une belle illusion qui permet au corps un bien-être et une meilleure longévité (neuro-théologie). On peut aussi penser que la recherche scientifique est un luxe et une fatigue inutile, qu’il faut laisser à quelques illuminés qui ont l’illusion de comprendre le monde et qui, ce faisant, améliorent et inventent

des techniques qui sont bien utiles pour rendre la vie plus jouissive... Le matérialiste conséquent ne cherche plus. Les scientifiques qui continuent l’aventure de la recherche aujourd’hui n’ont pas (plus) la prétention de tout expliquer : les sciences ne disent pas tout de tout, contrairement à ce qu’on entend encore : il y a un matérialisme diffus croissant dans nos sociétés.

La tentation spiritualiste

Il est vrai que le darwinisme a été utilisé historiquement avec, par exemple, la théorie du darwinisme social, qui a produit, au début du XX^e siècle, des programmes sociaux eugénistes, et qui a même ensuite inspiré le nazisme. Pour tenir une conception humaniste et spirituelle de l’humanité, ne faut-il pas combattre directement la théorie darwinienne scientifique et se battre pied à pied sur le front matérialisme contre spiritualisme ? C’est un des objectifs avoués des tenants du “dessein supérieur”. Certes, ils ne font pas appel directement à un dieu créateur. Ils parlent simplement de la nécessité d’une “intelligence” supérieure. En ce sens, leur mouvement ne peut pas être directement qualifié de créationniste⁷, mais les objectifs sont bien les mêmes : réfuter le darwinisme et son matérialisme, qui, soi-disant, ruinent les “valeurs” fondamentales

7. Avec Jacques Arnould (*Dieu versus Darwin*, Albin-Michel, 2007), je le qualifierais volontiers de “néo-crétionnisme”.

sur lesquelles s'est érigée l'Amérique états-unienne et sa religion en particulier, et le monde occidental en général. Comme si, à partir des faiblesses des théories scientifiques qui, par méthode, sont réductionnistes, on pouvait faire place à d'autres théories d'inspiration plus "spiritualistes". Comme si cela montrait que les religions, loin d'être disqualifiées, peuvent aussi avoir leur mot à dire sur l'explication du monde.

Redisons-le encore une fois : le travail scientifique est loin d'être terminé et les scientifiques sont les premiers à voir les faiblesses, voire les incohérences des théories actuelles, darwiniennes en particulier. C'est même cela qui les fait travailler et les motive. Mais affirmer que ces manques discréditent l'ensemble de la démarche scientifique et montrent la nécessité du "spirituel", c'est se tromper doublement : d'abord sur la nature du travail scientifique (matérialiste et réductionniste par méthode et non de principe), et ensuite sur ce qu'est l'esprit, ou pour les croyants, ce qu'est Dieu. Ici, "Dieu", "l'esprit" ou l'"Intelligent Design" sont des réponses trop faciles : on a la réponse avant de poser les questions. Enfin, en s'opposant frontalement

aux matérialistes purs et durs, de telles tentatives apologétiques accréditent l'idée que l'on ne peut pas être véritablement scientifique et humaniste et/ou croyant. Affirmons-le en tout cas nettement : l'humanisme et ses valeurs, l'adhésion religieuse en général et la foi chrétienne en particulier, n'ont pas besoin des incohérences des sciences et du darwinisme pour exister.

La création : fabrication ou relation ?

La question créationniste soulève évidemment un épais dossier **théologique**. *Que disons-nous quand nous confessons Dieu créateur ? Est-ce le Dieu horloger des déistes, le Tout Puissant ingénieur aux desseins parfaits de l'"Intelligent Design" ? La création est-elle un secret de fabrication, un fin réglage de départ des constantes universelles ou une relation fondamentale, une présence, un "amour" continué ?* Il faudrait reprendre ici l'abondant dossier de la théologie dite "naturelle", selon laquelle la nature elle-même, à côté de la révélation biblique, nous dit quelque chose de Dieu, et peut même amener à fonder certains droits, comme les Droits de l'Homme, et donc la morale⁸.

8. *Quel est le fondement de l'inviolabilité de certains droits ? Pour la tradition catholique, c'est la création. (...) L'idée est que la nature n'est pas le produit du hasard, d'une évolution aveugle. Il y a, au contraire, une raison derrière cette évolution, donc une moralité de l'être même.* (Cardinal J. Ratzinger, dialogue avec le philosophe Paolo Florès d'Arcais, débat public qui a eu lieu en septembre 2000, *Est-ce que Dieu existe ?* Éditions Payot, 2006). La nature et la théologie naturelle seraient donc ainsi le fond commun de la moralité humaine.

La contemplation de la nature et du monde a toujours été une médiation, un lieu de méditation, de la grandeur de l'amour de Dieu, depuis les Psaumes jusqu'à Teilhard de Chardin, en passant par François d'Assise. Cela reste encore plus vrai aujourd'hui, avec les découvertes hier encore incroyables de nouveaux mécanismes évolutifs (j'en ai déjà parlé), mais aussi, entre autres, des nombreuses exo-planètes. Mais il est vrai qu'aujourd'hui, encore plus qu'hier, il nous faut savoir opérer des distinctions salutaires et résister à la tentation concordiste. Non ! La création n'est pas identique au Big Bang ! Et cela, pour au moins deux raisons ⁹ :

- C'est une distinction que faisait un des pères de la théorie du Big Bang, Georges Lemaître, prêtre belge. Il fut très gêné quand Pie XII fit un rapport direct entre ce Big Bang et le "fiat lux" biblique ¹⁰. Cela n'a pas empêché la confusion de continuer depuis le livre catastrophique de Guittou et Bogdanov ¹¹ jusqu'à celui, tout aussi médiatique, de Stephen Hawking. ¹²

- La création a plus à voir avec l'origine qu'avec le commencement. C'est réduire et déformer la création que d'en faire simplement le commencement et la fabrication des choses. Tout créateur sait bien que l'origine de la création est bien plus que sa réalisation, que la conception est bien plus que le seul moment de la mise en œuvre... Dans la tradition biblique et chrétienne, la création est comprise au moins en trois sens : outre la création initiale *ex nihilo*, il y a la création continuée et la nouvelle création. L'acte créateur de Dieu n'est pas une fabrication, mais, dans la foi, une "raison d'être", une présence maintenue à chaque instant, et un renouvellement constant, un avenir. Comme disait le poète Jean Debruyne, « Dieu ne vient pas du passé, il vient de l'avenir ».

Comprendre et accompagner le créationniste

J'ai tenté de montrer ici comment le créationnisme, même sous sa nouvelle forme d'appel au "dessein

9. Je reprends ici brièvement ce qui est plus développé dans l'exposé de Jacques Arnould, fait au colloque d'Orsay.

10. Dans son discours à l'Académie Pontificale du 22 novembre 1951, Pie XII déclare : "Il semble en vérité, que la science d'aujourd'hui, remontant d'un trait des millions de siècles, ait réussi à se faire le témoin du Fiat Lux initial, de cet instant où surgit du néant, avec la matière, un océan de lumière et de radiations, tandis que les particules des éléments chimiques se séparaient et s'assemblaient en millions de galaxies."

11. *Dans le bruit de fond de l'univers, j'entends l'écho de la création* Jean Guittou et les frères Bogdanov *Dieu et la Science*, Grasset, 1991.

12. *Cependant, si nous découvrons une théorie complète (...) ce sera le triomphe ultime de la raison humaine – à ce moment, nous connaissons la pensée de Dieu* Stephen Hawking *Une brève histoire du Temps – Du big bang aux trous noirs* Flammarion, 1989.

supérieur”, est un égarement scientifique, une méprise philosophique et une erreur théologique, une “faute spirituelle” comme dirait Péguy. Il reste qu’il est aussi un symptôme de malaises ou de mutations plus larges. Ce sont alors des **dossiers sociologiques et politiques** qu’il faut ouvrir. Le renouveau du créationnisme n’est qu’un signe parmi d’autres de la méfiance croissante de nos contemporains vis-à-vis des sciences et des techniques. Que la vigilance soit de mise, c’est évidemment nécessaire, pour les enjeux climatiques et énergétiques par exemple. Mais suspecter toute technique relève du fanatisme. Et ce rejet est surdéterminé en terre d’Islam par le refus de la civilisation occidentale, perçue, parfois à juste titre, comme arrogante. Le créationnisme n’est alors ici qu’un symptôme d’un communautarisme plus global : rejeter l’évolution, c’est refuser de s’assimiler à l’occidental violent et réducteur ¹³.

Il faudrait enfin ouvrir un **dossier ecclésial**. Il y a bien des groupes dans l’église catholique romaine qui sont tentés d’utiliser la “théorie de la création” pour

mieux affirmer leur identité par une résistance farouche au darwinisme qui, selon eux, ne peut être que matérialiste et déshumanisant. Il reste qu’en Église même, ceux qui sont créationnistes sont aussi des frères chrétiens. Il faut donc les accueillir et marcher avec eux. Ceux qui sont au contact du tout venant dans l’Église, le savent bien : les réflexes spontanés des croyants de base peu ou pas pratiquants sont souvent créationnistes et/ou déistes ¹⁴. Comment passer de ce déisme spontané à la foi en Jésus-Christ mort et ressuscité, en Dieu souffle et présence ? Voilà bien un enjeu permanent et d’autant plus actuel que la culture religieuse disparaît progressivement chez nos contemporains.

Dernière précision : la religion qui a le plus fort taux de croissance actuellement dans le monde n’est ni l’Islam, ni le christianisme, mais les sectes d’origine évangélique et à financement états-unien, donc fondamentalistes et créationnistes.

Nous n’en avons pas terminé avec la polémique créationniste, loin de là ! ■

13. D’ailleurs, les néo-conservateurs américains font bien le lien. Ceux qui soutiennent financièrement les instances qui promeuvent l’“Intelligent Design” (le Discovery Institute à Seattle par exemple) soutiennent aussi l’extrême droite turque qui promeut l’Atlas de la Création... Non, il n’y a pas de complot, mais cela y ressemble.

14. Qui parmi ceux qui ont une responsabilité dans l’une ou l’autre Église chrétienne n’a jamais entendu le type de réflexion suivante : *Je ne suis pas très pratiquant, mais je suis croyant : pour moi, tout cela ne s’est pas fait tout seul. Il y a quelque chose là-haut ?* Voilà une adhésion typiquement déiste et souvent peu chrétienne...

Et toi, quelle est ta foi ?



par
Philippe DETERRE

BIEN, me dira-t-on : tu réfutes les pistes spiritualistes et déistes, mais toi-même quelle est ta foi ? Que dis-tu de la création et de Dieu créateur ? Il ne suffit pas de réfuter, il faut aussi se mouiller. Soit. J'espère que, déjà, le lecteur attentif aura repéré la position que j'essaie de tenir, mais il faut être plus explicite, d'autant que la question m'est parfois posée par des collègues au lieu même de mon travail de chercheur : "Où vois-tu la création à l'œuvre ?".

À ceci, je réponds par un changement de perspective. Rappelons la fable déjà mille fois racontée. Un savant cherche l'esprit en regardant le cerveau d'un homme au microscope, il ne voit que des cellules, des neurones et des humeurs et annonce à son collègue que l'esprit n'existe pas. Celui-ci lui répond qu'il n'a en fait pas regardé du bon côté du microscope : l'esprit n'est pas du côté de l'objet que tu regardes, mais du côté de celui qui regarde... Et s'il est pour moi un signe (non une preuve) de la force de l'esprit, de la création continue

à l'œuvre, c'est bien le gigantesque travail de découvertes, d'attention, de remise en cause, de déceptions, d'hypothèses avancées et réfutées, d'étonnement, de bifurcations inattendues en action dans la recherche scientifique.

Quand le sens vient à manquer

Dans ce travail scientifique, je suis particulièrement sensible aux nécessaires changements de regard et de représentations. Il arrive parfois, dans un champ de recherche précis, qu'une expérience, un résultat oblige à reprendre les choses autrement ("à retourner la pierre" comme dirait Jean Deries, le tailleur de pierres), à laisser tomber une hypothèse pourtant belle, simple et attrayante. J'ai indiqué plus haut par exemple comment les découvertes en génétique de ces dernières décennies avaient

obligé à revoir le modèle simple "un gène – une protéine – une fonction". On pourrait aussi parler de ce qui est arrivé à Lucy. L'histoire de cette australopithèque de l'Est africain, racontée par Yves Coppens était très belle : elle vivait dans le paysage qui avait vu "surgir" l'humain. *De petits singes naissent dans un monde de fleurs. Pour résister à la sécheresse, leurs descendants se redressent et découvrent un nouvel univers.*¹ Et puis, voilà qu'en 2002, on découvre un ancêtre bien plus lointain en Afrique de l'Ouest². Même si l'hypothèse d'une origine ouest-africaine n'est pas encore assurée, elle oblige à abandonner le scénario "East Side story" pourtant si poétique...

Accepter de changer de théorie, se résoudre à changer de représentation, critiquer une hypothèse et consentir à une autre, peut être moins esthétique, mais plus proche

du résultat des expériences, c'est ce qui fait le sel du travail du chercheur scientifique. C'est à la fois ce qu'il guette, ce qu'il redoute et ce qu'il attend.

La résurrection, nouvelle création

Ce "travail" est pour moi proche de ce qui se passe dans la foi. Certes, ici, nous ne sommes plus dans l'hypothèse et les données de l'observation. Nous sommes à un niveau beaucoup plus charnel, existentiel et vital. Il arrive dans la vie d'un être humain que les "hypothèses" sur lesquelles il a vécu, que les fidélités sur lesquelles il s'est appuyé, que le sens qu'il donne à son existence viennent à tomber. Comment alors se fait la traversée ? Il arrive ainsi parfois que tombent les représentations de soi, du monde, du cosmos, de l'humanité, des autres, des relations entre

1. *La plus belle histoire du monde. Les secrets de nos origines* Hubert Reeves, Joël De Rosnay, Yves Coppens et Dominique Simonnet, Seuil, 1996.
2. M. Brunet et collègues *A new hominid from the Upper Miocene of Chad, Central Africa*, Nature 2002 418(6894) :145-51.

soi et les autres, de sa communauté, de l'Église et... de Dieu. C'est ce qui arrive à plusieurs dans la longue histoire biblique : Adam au jardin, Caïn avant le meurtre, Abraham avant le sacrifice d'Isaac, Moïse au Sinaï, Elie à l'Horeb, Jonas à Ninive et... Jésus à la Croix. Il va au-devant de la mort certaine. Il pourrait y aller avec la certitude du martyr religieux (mourir pour une bonne cause), entouré des membres de son groupe. Ce n'est pas le cas : tous l'abandonnent. Il pourrait y aller avec la représentation du prophète injustement condamné (*Jérusalem, Jérusalem, toi qui tués les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés...* Mt 23/37). Même cette mort-là lui est refusée : il ne meurt pas de la mort juive par lapidation, mais de la mort romaine des esclaves, crucifié. Il pourrait mourir au moins avec des signes de la proximité de

Dieu. Même pas : il sue sang et eau au jardin des Oliviers et en arrive à demander que cette coupe s'éloigne de lui. Et puis ce cri final : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Quand toutes les représentations possibles tombent, il traverse et pardonne. Et un avenir lui est donné : la résurrection est une nouvelle création. La création n'est pas un sens donné, c'est la confiance en ce que, quand le sens vient à manquer, une traversée est possible, qu'une présence est donnée, qu'un avenir est ouvert. Dieu créateur n'est pas un fabricant, ni même un pourvoyeur de sens, c'est une présence d'avenir, qui nous est révélée par Jésus le passeur de Géthsémani³.

La maison de Dieu

Pour finir, je voudrais justement suggérer un chemin, un parmi d'autres, pour sortir du création-

nisme et du déisme. Un chemin suggéré par la tradition biblique. En effet, faire de Dieu un élément nécessaire à l'explication des choses, un "grand horloger" ou un "grand architecte" placé au commencement du monde, me semble être une attitude spontanée dénoncée déjà dans la Bible. C'est ainsi, en tout cas, que je lis le fameux chapitre 7 du deuxième livre de Samuel. On y entend l'histoire de David enfin devenu roi et enfin installé dans son palais à Jérusalem, qui veut construire une maison à Dieu, car, dit-il au prophète Natan, "*j'habite une maison de cèdre et l'arche de Dieu habite sous la tente*". Natan répondit au roi : "*va et fais tout ce qui te tient à cœur, car Yahvé est avec toi*". Mais, durant la nuit suivante, la parole de Yahvé fut adressée au prophète Natan en ces termes : "*Va dire à mon serviteur David :*

3. Selon la belle expression d'Emmanuel Falque. *Le passeur de Géthsémani. Angoisse, souffrance et mort : lecture existentielle et phénoménologique*. Cerf, 1999.

Ainsi parle Yahvé. Est-ce toi qui me construiras une maison pour que j'y habite ? [...] Yahvé t'annonce qu'il te fera lui-même une maison".

Ici, mon interprétation donnerait la parole suivante : *Tu t'es installé dans un nouveau monde, marqué par les sciences et ses explications. Et maintenant, tu voudrais, comme croyant habitant ce monde, construire une place à Dieu, un lieu pour Dieu. La tentation est d'assigner une place à Dieu, celle de provoquer la chiquenaude initiale du Big Bang, de réaliser le réglage des constantes universelles, de faire émerger la genèse du vivant, celle*

d'être "l'intelligent design" ou même la place de l'ordonnateur en son retirement magnifique... Eh ! bien, Dieu te fait savoir que c'est lui-même qui te construira une maison.

Autrement dit encore, être croyant comme habitant ce monde scientifique, ne signifie pas placer Dieu dans une explication cohérente et non contradictoire de l'univers, mais faire confiance en sa parole, en sa promesse selon laquelle il sera possible demain d'habiter ce monde, même rendu étonnant et risqué à cause des sciences et des techniques, même s'il est "matérialiste" ... ■

Et Dieu créa le téléphone portable !



Bernard Michollet
(équipe Lyon Nord-
Est), théologien,
travaille sur
les rapports
sciences-théologie
(Réseau Blaise

**Pascal, Faculté de Théologie de Lyon) et
enseigne la théologie à Bangui (RCA).**

par Bernard MICHOLLET

Pour d'aucuns, les technologies contemporaines constituent la preuve que le monde est bien maîtrisé, à tel point que la nature semble ensevelie sous une couche de plus en plus épaisse d'artifices. L'artificiel et le naturel sont les deux pôles d'un monde tiraillé. Spontanément, nous attribuons – si nous sommes au moins déistes – l'existence de la nature à Dieu et celle de la technologie à l'homme. Ces attributions s'accompagnent d'un malaise latent : l'homme semble commettre le sacrilège d'empiéter sur le domaine de Dieu et il en subit le contrecoup dans la crise écologique.

Pour réagir ainsi, théologiquement, il faut considérer que Dieu est le créateur de la nature au

sein de laquelle l'homme intervient comme sur une scène mise à sa disposition. Or le malaise apparaît parce que nos contemporains prennent conscience que leur activité a des répercussions sur le décor. L'antique théologie leur paraît surannée et incapable d'apporter une contribution aux questions qu'ils se posent à propos de la place de l'homme dans l'univers.

La création de Dieu déstabilisée

La lecture traditionnelle de *Genèse 1* conduit la plupart des interprètes à considérer que la création est un déjà-là dont témoigne l'univers dans lequel nous vivons. Ce faisant, ils se mettent à la remorque de représentations du monde ébranlées par les évolutions scientifiques des deux derniers siècles.

Selon ces anciennes représentations, la nature est la plus évidente des œuvres magistrales de Dieu : « Ce que [Dieu] a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres... » (*Rm* 1, 20). Dieu est ainsi l'auteur de la nature. Au sein de cette nature, l'humain est appelé à jouer un rôle particulier puisque « Dieu [le] créa à son image, à l'image de Dieu il le créa, mâle et femelle il les créa » (*Gn* 1, 27). L'Adam, ainsi créé,

est appelé à soumettre la terre et dominer les vivants (*Gn* 1, 28). Il est présenté comme évoluant sur une scène au décor majestueux.

Moyennant des affinements théologiques sur la signification de la création – la création n'est pas une fabrication, mais l'acte de Dieu qui fait surgir le monde – la tradition théologique chrétienne a conservé cette représentation antique de l'homme acteur au sein du monde comme l'un des protagonistes d'un drame divino-cosmique.

Or il apparaît que le décor est mobile et que les interactions entre l'homme et ce décor sont beaucoup plus importantes que prévues.

Le décor, la nature est un processus en évolution constante et inattendue. L'apparition des théories de l'évolution a définitivement ruiné l'idée que les espèces végétales ou animales sont sorties comme nous les connaissons des mains du Créateur. Elles sont toutes le fruit d'une évolution. Leur état actuel est l'effet d'un « équilibre écologique » dont nous sommes encore loin de maîtriser tous les paramètres. La nature apparaît dès lors comme un système en équilibre et en évolution permanente. À un ensemble d'espèces en équilibre écologique succède un autre ensemble, et cela avec beaucoup d'impondérable. À cela, il convient d'ajouter les

découvertes de l'immensité de notre univers, lui-même en évolution ! La première conséquence théologique à tirer de l'avènement de cette nouvelle représentation du monde est que Dieu est créateur d'un monde en évolution dont les mécanismes nous échappent largement. D'ailleurs, la création divine ne perd rien en majesté.

L'homme dans ce décor en évolution se découvre une nouvelle identité. D'abord il est lui-même pris dans cette chaîne évolutive dont il émerge. Il prend donc sa place dans ces équilibres d'ensemble qui le dépassent. Et lui qui, jusqu'alors, se créait son monde au sein de l'immense univers perçoit qu'il entretient dorénavant une relation interactive avec celui-ci. Le monde artificiel qui est le propre de l'homme a pris une extension telle qu'il entre véritablement en interaction avec le décor naturel. Les effets de l'activité humaine sur la nature ne sont plus seulement négligeables. Nous pensons invariablement au développement industriel, au nucléaire. Mais il est nécessaire d'y ajouter aujourd'hui les modifications des patrimoines génétiques et l'intervention sur l'homme lui-même à des niveaux de profondeur inédits.

Des philosophes tels que Michel Serres estiment que la révolution que connaît l'humanité

contemporaine est aussi importante et déterminante que celle du néolithique. Ainsi, il y a entre 10 000 et 5 000 ans, le passage de la cueillette à l'agriculture et à l'élevage a donné naissance à la grande coulée civilisationnelle que nous connaissons encore. Pour Michel Serres, le tournant actuel est celui de l'abandon massif de l'attachement à la terre – les biens de première nécessité pouvant être produits par une minorité – pour un monde largement artificiel.

En faisant l'hypothèse que ce tournant de l'histoire de l'humanité soit aussi déterminant, faut-il néanmoins lui jeter l'anathème parce qu'il serait la cause d'une transformation du monde bouleversant la nature de manière inadmissible ? Si nous observons de plus près ces millénaires, nous découvrons que l'homme comme élément du système en équilibre a déjà eu des effets qu'il ignore. Comme cultivateur, il a sélectionné des espèces de plantes qui en ont dominé d'autres. Comme éleveur, il a favorisé le développement de certains animaux plus aptes à satisfaire ses besoins. Même les chiens ou les chats ne seraient pas ce qu'ils sont dans leur diversité sans la domestication. Ainsi, la nature telle qu'elle nous apparaît est le produit d'une évolution au sein de laquelle l'homme a déjà eu une part non négligeable. L'homme a déjà, sans en avoir eu conscience, modifié son décor.

Si le tournant contemporain – qui se compte en quelques siècles – est bien déterminant, la réflexion théologique doit s'en saisir comme étant caractérisé par la lente disparition de la frontière entre la nature – comme « nature pure » sortie des mains du Créateur – et l'artifice. Penser la compénétration de la nature et de l'artifice est le défi à relever par le théologien contemporain.

L'homme participant au dessein créateur en Jésus-Christ

La tradition théologique n'est pas sans ressource pour penser cette nouvelle situation. Dans la perspective interprétative chrétienne, les Écritures ont donné au Christ une place originale dans le dessein créateur de Dieu. Nous lisons en Col 1, 15-20 :

[Le Fils bien-aimé] est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature ; car en lui ont été créées toutes choses, dans les cieux et sur la terre, le visible et l'invisible, trônes, seigneuries, principats, autorités ; tout par lui et pour lui a été créé ; et lui, il est avant tout, et en lui tout se tient ; car lui, il est la tête du corps qui est l'Église. Lui, il est le principe, premier-né d'entre les morts, afin d'être en tout le premier. Car en lui, à Dieu a plu que toute plénitude demeure et,

par lui, de réconcilier tout avec lui-même, en faisant la paix par le sang de sa croix, par lui, aussi bien ce qui est sur la terre que ce qui est dans les cieux.

Pour entrer dans l'intelligence de ce passage, il faut saisir ce qu'est la transformation de vie opérée chez celui qui rencontre le Ressuscité. Le bouleversement qu'il connaît est de l'ordre du salut et de la vie. Il accueille la libération du souci de son salut dans le pardon offert ainsi que le renouvellement, la refondation de sa vie. Pour interpréter cette rencontre transformante du Christ, le disciple ne trouve que le vocabulaire de la création : Dieu qui fait toutes choses. Il expérimente que le bouleversement apporté par le Christ est même la clé de compréhension du dessein créateur de Dieu. En définitive, il découvre que le Christ est le Principe, c'est-à-dire celui par qui et en qui tout est créé. Il découvre que, par le Christ qui a tout réconcilié avec Dieu, tout advient. Il découvre que tout converge vers le Christ pour une plénitude finale, la Tête étant le Christ et le corps, les participants à cette résurrection. La plénitude de la participation à la vie de résurrection dans le Christ est la création accomplie.

Ainsi, ce passage de l'épître aux Colossiens conduit à jeter un regard neuf sur la création. La perspective ouverte permet d'inscrire l'idée de créa-

tion dans une dynamique nouvelle. Au lieu d'être envisagée sous l'angle du donné déjà là, la création est considérée comme trouvant sa plénitude de réconciliation et d'accomplissement dans le Christ. Elle apparaît comme un processus dont le principe est le Christ. Alors, la dimension évolutive de l'univers peut davantage être prise en compte.

Dans cette ligne, Irénée de Lyon commentant Eph 1, 9-10 : « *Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté, le projet bienveillant qu'il s'était proposé en lui, pour le réaliser quand les temps seraient accomplis : récapituler tout dans le Christ, ce qui est dans les cieux comme ce qui est sur la terre* », propose de reconnaître dans le Christ celui qui anime le monde aujourd'hui pour le conduire à son terme de création accomplie. « *Nous sommes un corps tiré de la terre et une âme qui reçoit de Dieu l'Esprit : tout homme quel qu'il soit en conviendra. C'est donc cela même qu'est devenu le Verbe de Dieu récapitulant en lui-même son propre ouvrage par lui modelé.*¹ » L'objectif de la création est qu'elle soit récapitulée dans le Christ. Cette perspective tourne les regards vers l'avenir et le terme de plénitude, objet de la promesse divine.

1. Irénée, *Contre les hérésies. Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur* (trad. Adelin Rousseau), Paris, Cerf, 1985 ; Livre III, deuxième partie, 3, 22, 1.

2. Irénée, *op. cit.*, Livre III, deuxième partie, 3, 23, 5.

Selon cette théologie, l'homme est un être en devenir dont l'histoire ne revêt pas toujours de caractère dramatique. Le péché même perd de sa vigueur car selon Irénée, Adam fut trompé. « *C'est en effet par un autre qu'il a été séduit, sous prétexte d'immortalité ; et aussitôt il est saisi de crainte et il se cache, non avec le sentiment qu'il pourrait échapper à Dieu, mais rempli de confusion à la pensée qu'après avoir transgressé le précepte de Dieu il n'est plus digne de paraître en sa présence et de converser avec lui.*² » Cette position permet d'intégrer beaucoup plus facilement le processus d'évolution de l'humanité dont la conscience émerge peu à peu des brumes ancestrales. Elle permet de sortir de tous les mauvais débats sur le commencement d'une histoire pécheresse. L'histoire est d'abord processus éventuellement chaotique plutôt que décision lucide pour ou contre Dieu. En cela, l'évolution d'une humanité qui se forge une conscience morale et spirituelle est prise au sérieux.

L'humanité ainsi considérée est d'abord celle qui est destinée à s'accomplir dans le Christ parce qu'il l'a libérée du poids du péché. Et l'activité hu-

maine retrouve toute sa positivité. L'humanité, à travers ses membres ayant accueilli l'Esprit du Christ qui réconcilie et ouvre le cœur au dessein de Dieu, peut persévérer sur le chemin qu'elle se donne dans la confiance. Elle peut entrer dans le dessein créateur de Dieu. Parce que l'Esprit du Christ est porté par des hommes, il est entré dans cette humanité. Il contribue à susciter et développer le sens de la responsabilité puisqu'entrer dans le dessein créateur de Dieu, c'est refuser ce qui détruit. Cette perspective intègre bien ainsi le sens de la responsabilité nécessaire pour relever les défis contemporains.

Nous quittons alors le schéma opposant Dieu ayant créé la nature et l'homme la saccageant par ses techniques. L'humanité et la nature, dans une histoire d'interaction croissante, peuvent être pensées dans la perspective d'une marche vers l'accomplissement plénier dans le Christ. Les productions humaines, dans la mesure où elles s'inscrivent dans le dessein créateur de Dieu – dessein d'accomplissement dans l'amour –, ont véritablement leur origine en Dieu et leur destination dans le Christ récapitulateur.



Tout ce qui est apparu dans la nature a été médiatisé par des processus particuliers, en particulier l'évolution pour le vivant. De la même manière, l'apparition des technologies est médiatisée par les humains. Comme la nature est un ensemble de processus qui causent l'apparition des êtres, la technologie est un ensemble d'agencements d'éléments causant l'apparition d'objets toujours plus sophistiqués. Dans les deux cas, Dieu qui appelle le monde à l'être à partir du Christ-Tête – tout est créé pour lui – est la cause dernière de toutes les réalités. Le dessein créateur de Dieu est un appel à la vie dans lequel les hommes peuvent s'inscrire puisqu'ils bénéficient de la libération du péché qui les en empêchait.

Le téléphone portable, objet dont la finalité entre dans le dessein créateur de Dieu, bien qu'agencé par l'homme, est une belle créature de Dieu ! Ainsi l'homme participe à son propre devenir et à son propre autofaçonnement. « *Si le Créateur t'avait tout donné, comment le royaume des cieux s'ouvrirait-il pour toi ? Mais il se fait qu'une partie t'est donnée, tandis que l'autre a été laissée inachevée : c'est pour que tu l'achèves toi-même et que tu sois digne de la rétribution qui vient de Dieu.* ³ » ■

3. Basile de Césarée, *Sur l'origine de l'homme (Hom. X et XI de l'Hexaméron)*, Paris, Cerf, coll. « Sources chrétiennes » n° 160, 1970 ; homélie I : p. 213.

Le potier de l'espoir



**André-Marie, moine
bénédictin au
parcours atypique,
demeure à Croirault
dans la Somme.
Potier, poète, artiste
passionné, ami avec**

**le Père Pedro de Madagascar qui depuis
toujours a pris le parti des plus pauvres,
André-Marie multiplie les créations et les
expositions et recueille de l'argent qu'il
va distribuer au fin fond de la planète
dans des pays d'extrême pauvreté.**

par André-Marie FOUTREIN

AIMER, disait Alain, c'est trouver sa richesse hors de soi... En ce sens, l'artiste créateur est un amoureux, mais aussi un pauvre. Devant une toile blanche à peindre, une masse d'argile à façonner, une page vierge où créer une calligraphie, un tas de briques et de pierres à agencer pour construire, je me sens en un premier temps démuni, anxieux, vide. Mais il semble que ce vide crée une avidité que l'imagination vient nourrir. De là, une image naît qui me lance dans l'avenir. Plus rien alors ne m'arrête, qu'il soit deux heures du matin ou vingt heures, l'instant d'après je suis à mon tour de potier, à l'atelier de menuiserie ou devant des

tubes de couleurs. Le jaillissement se fait tout seul.

C'est une histoire d'amour qui commence, comme une faim qui résonne en éclat de rire.

Les gestes deviennent simples, naturels, humbles, comme s'ils étaient commandés par un «Ailleurs» noyé dans un «Grand Oeuvre». Il semble en un premier temps que les gestes, les muscles, les mains, les doigts prennent le pouvoir. Il faut déplacer, agencer la matière. L'esprit vient ensuite qui crée l'équilibre, la structure... L'oeuvre semble alors échapper au créateur. L'imagination était en lui, l'avidité aussi, mais ce qui vient de naître est comme un enfant sorti de sa mère, qui devient un autre qu'elle. Désormais il est à son service pour l'habiller de beauté, la faire fleurir, la rendre transparente à une Autre beauté.

Lorsque l'oeuvre sera terminée, comme une poule qui a pondu son oeuf et s'en va picorer ailleurs, l'artisan l'abandonnera à la convoitise d'un éventuel client de passage.

Tout semble alors s'écrouler : la liberté de créer et la recherche du beau se transforment en un absurde rectangle qu'on appelle chèque, mimant hypocritement le tableau du peintre

avec sa signature en bas à droite, ou en billet de banque bien souvent crasseux et sentant le fond de poche...

L'artisan que je suis, à la recherche du beau et du bon, se sentirait lésé et trompé s'il ne savait que, pour lui, un euro correspond à une semaine de survie pour un enfant du Tiers-Monde.

Alors je recommence à rêver, l'amour refait surface malgré la fatigue, les 18 ou 20 heures de travail semblent dérisoires parce que le beau se transforme en euros qui feront des heureux. Faire du beau pour faire du bien devient un sacrifice. "Sacrum facere... faire du sacré".

Cependant, il semble que notre monde actuel soit atteint d'une maladie honteuse, où l'esthétique de la laideur s'éloigne irréversiblement de la recherche du beau. Trop souvent c'est du «n'importe quoi». Parfois le monde de «l'idiot visuel» veut imposer des modes qui font qu'un blue jeans, pour être portable, doit d'abord être délavé, déchiré, faussement rapiécé...

Sylvie Germain dans *Les Echos du Silence* regrette que « *ce siècle semble être parvenu au comble du mal, de la barbarie, de l'arrogance et de la bêtise et il n'a pas dit son dernier mot. Le siècle qui vient en rajoutera probablement à profusion...* ».

La solution : se mettre à l'écoute de ce Verbe Silence qui présidera à l'éclosion du monde nouveau, à la percée de l'Être qui en chacun de nous a besoin de s'exprimer.

On pourrait dire de la beauté ce que Saint Augustin exprimait à propos de la pureté : « *Si on me demande ce qu'elle est, je le sais ; mais si on me demande de l'exprimer et de l'expliquer, je ne sais plus.* »

Si le sacré est souvent ce qui peut être profané, la beauté serait ce qui peut être enlaidi. Et si nous renversions le problème ? « La laideur est ce qui peut être embelli... ».

Alors au travail ! Le monde a besoin de toi. Seule ta liberté d'être te permettra d'oser remonter à la Source. Pour cela, il te faudra aller à contre courant. Seuls les poissons crevés vont dans le sens du courant.

Si l'homme est si peu capable de perfection, ce peu n'est cependant pas rien ; semé, il peut grandir, il peut fleurir, se semer et s'aimer à nouveau.

Si en nous la bonté débordait inconsciemment en beauté, sans même prononcer son nom, le divin embaumerait en nous et alentour.

Je ramène de mon dernier voyage le mot merveilleux par lequel les Malgaches nomment

Dieu : « Andriamanitra » : la bonne odeur du divin ! Et je traduirai à ma façon : la belle odeur de la bonté.

Mais la beauté comme la bonté n'existe pas par elle-même. L'une et l'autre ne sont que l'expression, l'émanation de...

Le vide ne peut être beau lorsqu'il est absence. Il peut le devenir lorsqu'il est habité et qu'il se fait silence. Quant à la laideur, abandonne-la au pardon qui, en effaçant la bêtise, te permettra d'aimer même le mal. Celui-ci devenu mal-aimé, ne saurait plus nuire.

C'est bien d'une démarche intérieure que naîtra le monde nouveau où tu pourras laisser s'exprimer tes rêves de créateur.

Lorsque le potier, assis à son tour, façonne l'argile, il donne une forme au vide, lequel est entouré d'une paroi de terre. Il ne crée pas... Il fait. Preuve en est que s'il battait cette terre pour en refaire une boule, à nouveau entre ses mains, il pourrait donner une autre forme en creux. L'extérieur est à l'image de l'intérieur comme la voix qui résonne et prend la tonalité de l'état d'âme.

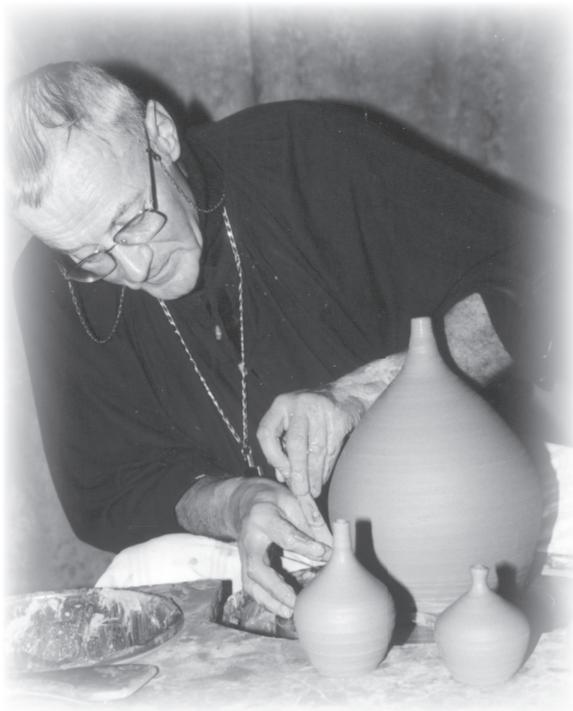
Rien ne se crée. L'artisan façonne comme une caresse à la matière, en hommage au Créa-

teur. C'est de là qu'émanera Sa beauté. Il n'ajoute rien à la création que de donner une forme à l'harmonie qui s'exprime par son travail.

Dans la Bible, le récit de la création est salué six fois par l'expression : « *Et Dieu vit que cela*

était bon. » Cela est dit pour la terre, l'océan, les fleurs, les animaux, mais pas pour l'homme.

L'homme est responsable de sa propre beauté en devenir. Il est alors la réussite de la création, adoration du Créateur. ■



Des loupés dans la création



Daniel prêtre de la Mission de France est décédé à 66 ans en janvier 2007. Ces lignes ont été écrites en 2000 pour un partage au cours d'une rencontre régionale de la Mission de France.

par Daniel RICADAT

A PRÈS une dizaine d'années dans l'hôtellerie et presque 15 ans dans la charpente-couverture... me voici depuis six ans garde-malade dans un Centre pour adultes handicapés mentaux. Ce type de maison de santé pour maladie mentale se situe entre l'hôpital psychiatrique et le CAT.

Dans ce centre résident cinquante pensionnaires (hommes/femmes – moyenne d'âge : 45 ans) répartis en trois groupes de vie (2x17 et 1x16). L'origine géographique des pensionnaires est variée : seulement trois du département, la plupart venant de la région proche à cause d'un lien privilégié avec l'Hôpital Psychiatrique, ou encore quelques-uns de la Région parisienne.

Professionnellement, je me situe au bas de l'échelle des qualifications comme garde-malade...

alors qu'on trouve aussi des aides-soignants, aides médico-psychologiques, moniteurs-éducateurs, éducateurs spécialisés... mais dans les groupes, ces différents salariés interviennent au même niveau : seule la paie varie (et parfois la compétence...).

Connu comme prêtre !...

Dès le départ, j'ai été connu (par la rumeur) comme "prêtre au travail". Aussi – dans ce pays de vieille chrétienté décadente – quelques personnes se sont opposées au tutoiement habituel dans le travail, mais très vite, j'ai été considéré comme un salarié normal. Peut-être un peu plus râleur et revendicatif que les autres salariés, j'ai été proposé à l'élection du Comité d'Entreprise (qui regroupe un autre Centre de la même Association pour faire un total de 115 salariés) et élu secrétaire.

Mon travail

Un travail de garde, de surveillance, d'entretien physique (douche, habillage) et d'accompagnement des pensionnaires qui nous sont confiés.

Un travail d'équipe (on est deux intervenants en permanence dans le groupe de vie) avec

une dominante de personnel féminin puisque nous ne sommes que 5 hommes sur les 21 personnes qui accompagnent les trois groupes.

Ce travail de 7h de présence continue s'effectue dans une ambiance de cris, de violence, d'auto-mutilation (pour certains) où la plupart des pensionnaires naviguent dans un état de demi-éveil ou de demi-sommeil. À de rares exceptions, tous sont sous l'influence des neuroleptiques (qui ont une action calmante sur le système nerveux) et – ou – de psychotropes (qui agissent sur le psychisme).

Une remise en cause de la foi

Comme la plupart des autres salariés de cet établissement (souvent d'origine "cath"), je vis une remise en cause radicale de la foi en un Dieu qu'on déclare « Créateur de l'univers visible et invisible ».

Mais alors... si rien ne lui échappe... le handicap non plus ? il est donc de sa création ?

Je veux bien reconnaître que les fautes humaines comme l'alcoolisme, l'inceste, la réanimation à tout prix ne sont pas de Sa Faute, mais la naissance avec quelques neurones qui fonctionnent mal ou plus du tout, la méningite purulente

à 2 ans et demi, ou toute autre atteinte inattendue du système nerveux ou trouble du comportement psychique dès le départ dans la vie... : ces loupés de la Création, que nous disent-ils de la bienveillance du Créateur tout puissant ?

Des questions :

On peut se poser des questions face à ces personnes handicapées qui ne parlent pas.

Est-ce du végétatif, comme une plante à nourrir et à orienter tout en laissant faire la nature ?

Est-ce un peu de l'animal – quand telle pensionnaire avale tout ce qu'elle trouve – ou quand les cris paraissent si peu humains ?

C'est de l'humain défiguré en bête : du "bestial" mais humain parce que, parfois, certains visages s'ouvrent au sourire, voire au rire, même s'il est trop souvent hystérique !

Cet homme défiguré, le restera-t-il définitivement ? Ne connaîtra-t-il que la folie d'une vie dérégulée ? Quelle est son attente ? Faut-il envisager une transfiguration dans un hypothétique avenir d'éternité bienheureuse, comme si la Création comportait en elle un désir de béatitude ?

Quelle action menons-nous ?

1) **L'action du soignant** : Elle consiste à aider l'homme blessé à passer du "mal-être" au "mieux-être" par une action sur la douleur en vue d'un bonheur très relatif.

2) **L'action du croyant chrétien** : C'est bien sûr, de vivre pleinement l'action du soignant et – conjointement – de poser (ou plutôt postuler) l'hypothèse d'un "plus-être" qu'on appellera : Résurrection / Transfiguration.

Aujourd'hui, pour moi, ce "plus-être" m'apparaît de plus en plus incertain, même si cette recherche de sens semble attirante pour sortir de l'absurde de la vie.

Regard du côté du Christ

La mort du Christ est celle ni d'un vieillard, ni d'un handicapé, mais celle d'un militant dans la force de l'âge dont le souvenir sera entretenu par les disciples.

Sa mort violente est la conséquence logique d'un idéal de vie annoncé et vécu. Elle ne peut rien dire à celles et ceux qui – de la vie – n'ont eu à expérimenter que l'affrontement quotidien à la

souffrance du handicap, sans autre avenir que la mort enfin libératrice de toute douleur !

Avec la vieillesse et le handicap, est posée la question de la sur-vie comme une sorte de sur-moi imposé de plus en plus souvent à la non-conscience des personnes soignées. Est-ce bien sûr qu'il faille à tout prix sur-vivre ?

Fallait-il réanimer M. à la naissance (quand aucun plaisir de vivre ne semble l'habiter alors qu'il ne cesse de s'auto-mutiler) ?

Faut-il se réjouir que D. ne se soit pas étouffée lors d'une "fausse route" ?

Et... puisque le Christ nous annonce un au-delà de bonheur, pourquoi maintenir à tout prix tant d'êtres dans un en-deçà de douleur ?

Qu'en est-il du contenu du ministère sacerdotal ?

1) **Être au service de la compassion** : C'est-à-dire : tenir la main de l'autre pour assurer une présence humaine, sans dire mot pour apaiser les maux !

Dans le quotidien du travail, quelques pensionnaires épileptiques nous font des "absences"

(terme clinique). Leur présent est absence avant de reprendre leur fragile communication qui, souvent, se limite au regard retrouvé dans un corps disloqué.

Le service est d'être présent dans l'absence du malade.

2) **Être au service de l'absence** : C'est-à-dire : se tenir sur le bord du gouffre face au vide du non-sens de certaines existences, dans le silence de "L'Absent du Samedi". "Où est-il ton Dieu... absent ?".

Même au matin de Pâques, c'est l'absence du corps aimé. « Où l'a-t-on mis ? Qui l'a enlevé ? » Le service est d'être présent dans l'absence d'un Dieu muet.

Que conclure provisoirement ?

De moins en moins sûr d'un au-delà à venir, de moins en moins sûr d'un plus-être, je crois seulement au présent de tendresse, de délicatesse, d'attention à procurer au quotidien pour rendre à l'homme de douleur, chaque jour plus supportable dans l'attente de la délivrance finale. ■

**Deux ans plus tard,
Daniel Ricadat partageait à nouveau,
avec le réseau Santé cette fois.
Nous publions des extraits du compte rendu
de cette rencontre.**

APRÈS une brève présentation, l'auteur prend une distance critique par rapport à son propre texte, écrit il y a deux ans pour la Région PACA. Il le définit comme la prière ou le credo d'un presque athée (allusion au texte de Serge Baqué sur la souffrance : « *Je suis un athée qui doute de son athéisme.* »). « Je ne crois plus du tout à la toute puissance de Dieu », nous dit-il. « Je me rends compte que j'ai essayé de regarder l'existence des autres à partir de ce qui me semble "normal" à moi, mais on ne peut pas mesurer ce qu'est l'existence de l'autre, en particulier quand cet autre ne communique pas. L'enfermement peut aussi se lire "l'enfer me ment". L'enfer de l'autre ne me dit pas la vérité sur ce qu'il vit (on remarque par exemple qu'il y a très peu de suicides chez les personnes dans cet état; l'envie de vivre, c'est quelque chose de mystérieux !). Ce qui me paraissait important, c'est de pouvoir être la voix des sans

voix (mission du prophète), mais a-t-on le droit de parler pour eux ? Il y a finalement le risque de projeter sur l'autre nos propres souffrances, de se servir du malheur des autres pour accuser Dieu. Je ferai aussi une autre critique par rapport à mon texte, c'est qu'il est trop centré sur l'handicapé et pas assez sur la personne. Mais qu'est-ce que c'est qu'être une personne humaine ? Est-ce la communication ? Parce qu'il n'y a pas beaucoup de signes de communication chez la plupart de ces handicapés. Est-ce que des cris de bêtes, c'est de la communication ? » ■

Dieu, « tout-puissant » ?

Questions et approches face à la souffrance



**Séminariste de
la Communauté
Mission de France
en second cycle,
Jacques a travaillé
dans l'association
humanitaire CAM
(Comité d'aide
médicale).**

par Jacques DUPLESSY

L'IMPORTANCE de cette question – qui touche le cœur de notre foi et que nous rencontrons souvent dans nos échanges – nous invite à reprendre à frais nouveaux ce que la révélation chrétienne nous dit de la toute puissance de Dieu et de sa providence pour le monde. Il ne s'agit pas d'une simple "adaptation" du discours ni de trouver un langage plus accessible à nos contemporains pour présenter des idées dont nous aurions au préalable une notion claire. C'est cette "clarté" qu'il convient d'interroger. Notre extrême difficulté à employer aujourd'hui les termes de toute puissance et de providence est une invitation à reprendre théologiquement ces

notions. À partir de là, on envisagera une reconstruction de notre rapport à Dieu. Car élaborer une réponse à cette question, pour les croyants, c'est aussi choisir, plus ou moins consciemment, un type de rapport au monde et au réel.

Une question difficile et existentielle

« Où est-il ton Dieu ? » « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça ? », « Je ne crois pas en un Dieu qui n'est pas efficace. » « Comment un Dieu bon peut-il permettre tant de mal et de souffrance ? » « Si Dieu existe, que puis-je attendre de lui ? », « Ce n'est pas évident de réciter chaque dimanche : "Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant..." » Des frères prêtres de la Communauté Mission de France, mal à l'aise avec cette expression qui revient si souvent dans la liturgie, la remplacent par « Dieu tout amour » ou l'omettent. Mon questionnement s'enracine aussi dans 14 années d'engagement dans l'humanitaire au sein d'une ONG spécialisée dans la

santé, le Comité d'Aide Médicale. J'ai été amené à me rendre dans des zones de conflits comme en Bosnie ou en Irak, à intervenir dans des orphelinats où des enfants étaient maltraités ou encore dans des zones frappées par une catastrophe naturelle. Dans ces situations d'exception, j'ai été témoin du pire mais aussi du meilleur qui est en l'homme. Avec en moi toujours cette question : où est Dieu ?

Autant de questions et d'affirmations entendues, autant de rencontres, autant de pratiques qui interrogent. Car de cette problématique découlent beaucoup d'autres questions : quel est le rapport de Dieu avec sa création ? Dieu est-il le maître de l'Histoire ? Que dit-on lorsque l'on proclame dans le Credo que Dieu est « tout-puissant » ? Sa puissance est-elle la projection, extrapolée à l'infini, de la nôtre ? N'avons-nous pas simplement, dans un schéma anthropomorphique, projeté sur Dieu notre désir de toute puissance ? Si nous, chrétiens, croyons dans « le Dieu crucifié¹ », qu'est-ce que cela veut dire ?

1. Pour reprendre le titre de l'ouvrage célèbre de Jürgen Moltmann (Cerf, 1990).

D'où nous vient cette catégorie de toute puissance ?

La doctrine de la toute puissance de Dieu est d'abord intimement liée à celle de la création *ex-nihilo*. Car créer à partir de rien implique forcément une toute puissance.

Elle nous vient aussi de la philosophie grecque. *Xénophane* est le premier à aborder la question d'un Dieu impassible, immuable, en réaction aux dieux de l'Olympe. Il définit Dieu comme « maître et souverain des choses, un, pur, tout un ». Dieu échappe à tout mouvement ; il n'est ni en mouvement, ni en repos. Mais dans cette vision de Dieu, ont été associées à sa toute puissance, l'insensibilité, l'impassibilité et la liberté ; la souffrance et le changement étant vus comme des faiblesses, donc incompatibles avec sa puissance. Cela ne sera pas sans conséquences sur toute une manière de faire de la théologie jusqu'à l'époque contemporaine.

L'Écriture en fait également usage. C'est, dans le Premier Testament, une catégorie théolo-

gique fondamentale – car tout l'ordre cosmique et tout l'ordre de pensée reposent dessus – qui essaye de rendre compte d'événements et de leur relecture, l'événement-clef le plus associé à la puissance de Dieu étant la sortie d'Égypte. Il s'agit d'une relecture spirituelle à distance de l'événement. C'est donc une catégorie théologique qui sert à comprendre la création, l'Histoire et l'espérance du salut. Cette lecture s'opère dans la foi en Yahvé. Mais celle-ci, comme en témoignent, par exemple, le livre de Job et les psaumes, ne manque pas d'être interrogée et donc de questionner Dieu c'est-à-dire, en fait, la conception que l'on a de Dieu. Le texte biblique est exercice de pondération : qu'est-ce qui pèse le plus lourd² dans l'histoire ?

Le Nouveau Testament introduit de nouveaux éléments et des déplacements. Jésus invite au travers de ses manifestations de puissance à ne pas les regarder pour elles-mêmes, à ne pas les désirer en tant que telles, mais à voir à travers elles la Bonne Nouvelle et la finalité de sa mission. Il révèle le dessein de salut qui concerne toute

2. En hébreu, la gloire est ce qui a du poids.

l'humanité, mais aussi notre vocation qui est d'être des fils adoptifs, de refléter dans nos vies la sainteté du Père. Jésus ouvre à notre désir des horizons, celui de porter le même fruit que lui, de participer à la même mission que lui.

L'Esprit donné au baptême inaugure la mission de Jésus : cette mission est reçue du Père et c'est lui qui lui donne sa puissance. C'est son obéissance qui fonde sa liberté et le fait participer à la puissance du Père. Cette relation au Père qui fonde Jésus comme sujet est à l'opposé de la renommée, parole sans sujet, qui entoure Jésus (Lc 4, 14 ss). Mais l'événement qui doit le plus nous interroger est la mort du Christ en croix comme nous le verrons plus loin.

La théologie classique

Dans les ouvrages classiques, la toute puissance est définie comme universelle, car Dieu qui a tout créé, régit tout et peut tout ; aimante car Dieu est notre Père, mystérieuse, car seule la foi peut la discerner lorsqu'elle se "déploie dans la faiblesse" (2 Co 12, 9). À l'objection du mal,

Saint Augustin répond : « *Dieu, souverainement bon, ne permettrait aucunement que quelque mal s'introduise dans ses œuvres, s'il n'était tellement puissant et bon que du mal même il puisse faire du bien.* » Il ajoute : « *Rien ne se fait si ce n'est ce que le Tout-Puissant veut que ce soit fait, soit en laissant faire, soit en faisant lui-même.* » La providence divine est définie comme « les dispositions par lesquelles Dieu conduit toutes les créatures avec sagesse et amour vers leur fin ultime. »³ Images paisibles qui renvoient tout à la fois à l'idée d'un plan, établi une fois pour toutes par la science divine qui connaît tout, y compris ce que la créature accomplit librement, et celle du soutien que Dieu apporte sans cesse à ses créatures.

Les interrogations modernes et contemporaines

Une caractéristique de la période moderne est d'avoir revendiqué l'autonomie de l'homme et du monde de l'homme. Sur ce chemin, la liberté de l'homme s'est heurtée à la toute puissance de Dieu. Pour être moins véhémence que

3. Catéchisme de l'Église Catholique n° 321.

la question du mal, cette objection est peut-être plus radicale, car elle porte non plus sur la bienveillance de l'action divine, mais sur la possibilité même d'une action de Dieu dans le monde sans être concurrente de celle de l'homme⁴.

Quoi qu'il en soit, l'objection classique adressée à la toute puissance de Dieu était – et reste – le problème du mal, comme le souligne notamment Paul Ricœur dans son livre *Le mal : un défi à la philosophie et à théologie*⁵. Mal et malheur ne sont pas d'abord des notions abstraites. Mal et malheur sont du donné. Ils constituent d'abord un scandale. Ce sont d'abord des obstacles sur un chemin. Face au mal, une réponse convergente de la pensée et de l'agir est absolument nécessaire : il n'y a rien de plus dangereux que la démission face au mal et à la souffrance.

Comment un Dieu bon peut-il tolérer un mal dont il n'est pas l'auteur ? Une vision progressiste de l'humanité a pu rendre la question moins cruciale : s'il apparaît que le monde

progressive inexorablement vers le bien, on peut effectivement tolérer quelques turbulences passagères – même si elles semblent pénibles à notre échelle –, pourvu qu'elles ne remettent pas en cause la cohérence du projet. Mais cette vision optimiste nous semble aujourd'hui discutable, voire cynique. Comment y intégrer tant d'événements de notre siècle, à grande ou petite échelle ? La période contemporaine a fortement contribué à la remise en cause de la toute puissance de Dieu en poussant notamment au paroxysme l'objection du mal.

La réflexion de Jürgen Moltmann, marquée par la seconde guerre mondiale, ouvre ici des pistes intéressantes. Sa force est d'avoir regardé la Croix non seulement comme le lieu de la révélation du pardon de Dieu, mais comme un événement à l'intérieur de Dieu. Il développe l'événement de la croix d'une manière trinitaire différenciée : le Fils souffre et meurt en croix. La Père souffre avec lui, mais pas de la même manière. Il parle d'une « révolution dans la notion

4. On peut se référer par exemple à la conférence du philosophe juif Hans Jonas, *Le concept de Dieu après Auschwitz* (Payot / Rivage, 1994) que je n'ai malheureusement pas l'espace ici pour en discuter.

5. Éd. Labor et fides, coll. Autres Temps, 1999.

de Dieu » que nous révèle le Crucifié. La Croix devient le lieu privilégié et décisif de la révélation de Dieu, de son existence trinitaire, de son essence et de ses attributs, le lieu où Dieu se rend présent parce qu'il se fait le sujet de ce qui s'y passe. Notre foi commence donc dans cette rigueur et cette puissance qu'est la nuit de la croix, de l'abandon et du doute s'étendant sur tout ce qui existe. La foi dans le Crucifié contredit toutes les représentations de la justice, de la beauté et de la moralité que se fait l'homme ; la foi au Dieu crucifié contredit aussi tout ce que les hommes se représentent en général sous le nom de « Dieu » et tout ce qu'ils désirent. Moltmann souligne que « ce crucifié est au principe d'une négation originelle de tout ce qui est religieux. » Notre engagement envers le crucifié est dangereux : il ne promet pas la confirmation de nos propres idées, espérances et bonnes intentions ; il promet d'abord la douleur de la conversion et du changement fondamental. Il ne donne aucune recette de succès mais confronte radicalement avec la vérité. La croix est promesse de contradiction pour soi-même et aussi pour l'Église.

6. Mt 28, 7.

Le mystère d'un Dieu puissance de relation

La souffrance de Dieu sur la Croix et la puissance de la Résurrection n'ont de sens pour un chrétien que dans une relation et une alliance. En effet, comprendre que la puissance de Dieu n'est pas celle d'un Dieu tout puissant régnant sur le monde demande de reconnaître qu'il est à l'œuvre dans ma vie. Et cela ne peut se faire hors d'un rapport aux Écritures qui n'est pas recherche des traces d'une manifestation de Dieu extérieure à soi, mais épreuve d'altérité dans une lecture croyante. Entrer dans le mouvement de Jésus, c'est entrer à notre tour dans cette relation avec le Père qui nous fonde comme sujets. Nous sommes alors engagés sur un chemin qui conduit à la chute des deux images, celle de la toute-puissance divine et celle de la toute-puissance humaine. Cela permet alors à la puissance de Dieu de se manifester en vérité. Cela, l'Évangile l'appelle « Résurrection ». Acte de puissance puisque la mort est vaincue. Mais acte dont la puissance ne peut être reconnue qu'en se mettant en marche. « *Il vous précède en Galilée.* »⁶

Tel est pour nous le sens de la providence divine. Il ne saurait en exister de représentations séparées d'une action qui m'implique.

Il nous faut refuser plusieurs illusions : celle d'une omniprésence de Dieu qui ne tiendrait pas compte de son invisibilité, celle d'une recherche de Dieu dans le merveilleux et celle de s'accommoder d'un Dieu "ordinaire", compatissant mais impuissant et donc inutile. Dieu n'est pas présent comme l'une des choses du monde. Il est présent autrement, dans une relation vive, où il demeure lui-même, où nous demeurons nous-mêmes, tandis qu'il nous partage son existence, qui est d'aimer. Il nous offre la grâce d'une liberté neuve en relation avec Lui. Cette relation n'est ni présence de l'idole, ni absence de l'abandon.

La prière de demande, qui est habituellement présentée comme l'expression concrète de la foi en la providence, prend alors une autre ampleur. Il ne s'agit pas de présenter la requête à

une puissance tutélaire dont la réponse éventuelle dépendra de mes mérites. La prière de demande n'est plus une incantation ni un entraînement à la résignation : elle transforme notre désir jusqu'à ce qu'il corresponde au désir de Dieu⁷ et elle change notre regard. La foi n'est pas une puissance instrumentale, mais une intimité confiante avec Dieu telle que mon agir et le sien ne font plus qu'un.

La reconnaissance de cette puissance de Dieu a aussi un impact au niveau communautaire : le souvenir du Crucifié oblige aussi la foi chrétienne à une critique permanente de ses propres formes de vie et à s'interroger dans ses relations avec les sociétés dans lesquelles elle évolue.

Je voudrais alors situer le mal et le malheur du côté d'une double blessure : une blessure éprouvée en Dieu et en l'homme. Dieu, ontologiquement relation, est compatissant. Il choisit de s'offrir en relation à tout homme. Mal et malheur ne peuvent alors sans doute pas être guéris

7. Si Dieu a bien un désir sur nous, c'est d'abord celui de nous voir porter du fruit : « *ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis pour que vous alliez et portiez du fruit et que votre fruit demeure* » (Jn 15,16). On ne peut mieux souligner à la fois l'antériorité du désir de Dieu et son vœu profond : nous voir assumer pleinement notre liberté. Comme l'amour suscite l'amour, la liberté éveille la liberté : celle de Dieu éveille celle de l'homme. Je reconnaîtrai que ma décision rejoint la volonté de Dieu, si je peux dire qu'elle me rend plus libre, c'est-à-dire si elle introduit dans ma vie cohérence et sens, si elle unifie mon passé en lui ouvrant un avenir.

par Dieu mais, en union à lui, ils peuvent être traversés⁸ car lui-même a connu souffrance et angoisse, la déréliction de la croix et l'expérience de la résurrection.

D. Bonhoeffer écrivait de sa prison peu avant son exécution : « *Dieu se laisse déloger du monde et clouer sur la croix, Dieu est impuissant et faible dans le monde et ainsi seulement il est avec nous et nous aide. Mt 8, 17⁹ indique clairement que le Christ ne nous aide pas par sa toute-puissance, mais par sa faiblesse et ses souffrances ! [...]* Seul le Dieu souffrant peut aider. [...] *c'est le renversement de tout ce que l'homme religieux attend*

de Dieu. L'homme est appelé à souffrir avec Dieu de la souffrance que le monde sans Dieu inflige à Dieu. »¹⁰

La position spirituelle d'Etty Hillesum¹¹, mystique juive entraînée dans le drame de la Shoah, peut aussi éclairer notre route. Sa promesse splendide et dérisoire « de défendre jusqu'au bout la demeure qui abrite Dieu en nous » et « de contribuer à (le) mettre au jour dans les cœurs martyrisés des autres », « sans rien garantir d'avance », nous dit l'attitude juste et l'humilité nécessaire face à la souffrance, qu'elle soit nôtre ou celle de tout autre. ■

8. *Le Passeur de Gethsémani*, Emmanuel Falque, Cerf, 1999.

9. Il s'agit d'un passage de guérisons par Jésus où Matthieu cite le prophète Isaïe : « *Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies.* »

10. *Résistance et soumission*, Labor et fides, 1963.

11. *Une vie bouleversée*, éd. du Seuil, 1995.

Cette vie qui n'en finit pas d'advenir

par Isabelle YON (avec la précieuse collaboration d'Emmanuel)



Isabelle, professeur de philosophie en congé parental, est membre de la Communauté Mission de France avec Emmanuel. Ils sont parents de trois jeunes enfants et font partie de l'équipe du Nord.

LA venue au monde d'un enfant est ponctuée d'événements que chacun traverse à vive allure, trop intensément le plus souvent pour en saisir l'essentiel, alors même que nous savons d'emblée qu'elle touche à l'essentiel de l'humain. Cet article est l'occasion de prendre un peu de recul pour tenter de penser ce que nous avons seulement pressenti, balbutié parfois avec quelques proches, lu ici ou là. Un partage, en équipe, a nourri cette réflexion.

Toute femme qui a connu les douleurs de l'enfantement le sait : quand débute le "travail", ce n'est plus elle qui commande mais cet autre en

elle. Il s'expulse du giron maternel à son rythme propre, tandis que le corps, secoué de spasmes, aspire à la paix et à la délivrance. Miracle, émotion, ahurissement, étonnement émerveillé des premiers jours en compagnie de cet étrange étranger, peu à peu familier. Notre enfant. La naissance tient du **séisme** : c'est dans le "feu du volcan", en « cascade »¹, qu'un « petit de nous venu à nous »² fait irruption.

Il nous semble que l'accouchement n'est rien d'absolu pour autant. Il n'est pas une réalité parfaite, autosuffisante, ne se fondant que sur soi. Bien au contraire. Il éclaire d'un jour nouveau nos liens de parenté : enchaînement à la nature et au vivant d'une part, filiation humaine d'autre part. Il inaugure enfin un temps nouveau, irréversible, et aussitôt appelle d'autres harmoniques : le lâcher prise et la durée. La vie est donnée et doit encore l'être ; elle n'en finit pas d'advenir.

Un maillon dans la chaîne du vivant

La peur des forces de mort, qui font de chaque accouchement une aventure à haut risque il y a peu de temps encore, est en partie conjurée³ par la sécurité qu'offre la maternité dans les pays riches. Les gestes habiles et savants des soignants dissimulent le gouffre et nous aident à l'enjamber allègrement. Mais le nombre important des examens pendant la grossesse, et la médicalisation intense de la naissance ne parviennent pas tout à fait à écarter l'idée du risque encouru dans la lente élaboration d'un être humain vivant (anomalie, handicap, mort...). Ce qui était seulement pressenti de manière énigmatique apparaît dans une clarté nouvelle : en produisant une vie nouvelle, nous nous exposons à une menace qui fait partie d'un destin humain irréductible. En donnant la vie,

1. Philippe Forcioli, *Judith*.

2. Colette Nys-Mazure, *Célébration du quotidien*, Desclée de Brouwer : 1997, coll. Littérature ouverte, p. 77.

3. Au début du ^{xx}e siècle, les fièvres puerpérales et la mortalité du nouveau-né emportaient le quart des mères et des enfants dans nos pays industrialisés. Elles restent fréquentes dans le tiers monde.

nous nous insérons dans la chaîne du vivant, autrement dit nous donnons aussi la mort. Et la naissance peut nous faire éprouver, humblement, une sorte de fraternité animale qui nous rappelle que l'humanité n'échappe pas aux lois communes de la nature, même si les faits biologiques sont repris par la culture.

Filiations

La venue au monde d'un enfant ravive des souvenirs enfouis qui apportent une compréhension renouvelée de notre imbrication dans la trame des générations. Les mots "papa" et "maman" prennent une épaisseur charnelle, insoupçonnée jusqu'alors ; des visages ressurent au coin de ces yeux, sur les traits de ces lèvres, dans les plis de ce menton ; des gestes sont comme réanimés dans les soins portés à l'enfant : caresse, mimique, jeu, affection vigilante. La naissance sape l'idée que nous serions les seuls auteurs de notre enfant : en devenant

parents, nous nous découvrons fils et fille, serrant la main courante. « *Je t'aimais, je t'aime, je t'aimerai* »⁴. Les questions se mêlent : mes parents m'ont-ils aimé(e) comme je t'aime ? Et moi, saurai-je t'aimer d'un amour sans condition ? En donnant la vie, nous exprimons notre gratitude à l'égard de ceux qui nous ont appelés à l'existence.

Maternité

L'exorbitant pouvoir de créer de l'humain dont est doté le sexe féminin ne relève ni d'un mécanisme, ni de la magie. L'engendrement est spirituel au moins autant que biologique, comme l'indique assez l'hypothèse psychanalytique d'une dette d'existence qui circulerait de mère à fille⁵ : la vie n'est peut-être pas un cadeau gratuit, elle porterait en elle l'exigence de transmettre ce qui a été reçu. Et la fille s'acquitterait de la dette qu'elle a contractée à la naissance en offrant symboliquement son

4. Christian Bobin, *Le Très-Bas*, Gallimard : 1992, p. 15.

5. Monique Bydlowski, *La dette de vie, Itinéraire psychanalytique de la maternité*, PUF : 1997, coll. Le fil rouge.

premier enfant à sa mère. Si cette hypothèse nous intéresse, c'est moins pour l'idée de dette que pour l'idée simple qui la fonde : accéder à la maternité implique de pouvoir se représenter sa propre mère comme celle de la tendresse des premiers soins, et se défaire, pour un temps au moins, des rivalités éventuelles. Pour devenir soi-même mère, il faut pouvoir s'identifier à cette mère-là, s'accepter fragile, aimée parce que faible, et non pas ambitieuse, séductrice ni toute-puissante. Tout se passe comme si la vie ne pouvait advenir qu'en creux, dans une aptitude au renoncement et à l'évidement, comme si l'essence de la maternité était pour une part perte et dénuement. Sans le bannissement du paradis, espace vide, assez plein tout de même pour que s'y engendre un enfant, Eve serait-elle devenue la mère de tous les vivants ? Et encore, si aucune des deux femmes n'avait été prête à se retirer et à tout perdre, y compris l'enfant, Salomon aurait-il reconnu la seule mère véritable⁶ ?

6. 1^{er} Livre des Rois, 3, 16-29.

7. La mandorle est la forme en amande qui enveloppe, sans la contenir, la gloire qui rayonne au tympan des églises romanes.

8. Cf. *Dans la famille... Je demande le père*, sous la direction de J.-Cl. Huret, éd. Erès, coll. "Mille et un bébés", rubrique "Du côté des parents" : 2005.

Ovale géniteur : humble et glorieuse mandorle⁷ dont nous sommes tous nés.

Paternité

Qui est au juste le père d'un enfant ? Celui dont l'enfant porte le nom ? Le père biologique ? Le compagnon de sa mère ? Celui qui élève l'enfant ? Il y a une part de vérité dans chacun de ces aspects, tant la paternité est complexe, faite de sentiments mêlés. Son histoire est liée, dans notre culture, à celle de la puissance et de la représentation de la loi. Et l'on a souvent reproché aux pères leur absence – encore maintenant (carrière professionnelle, besoin d'argent, désir de détente après le travail). Mais il y a toujours eu un autre père, le père pour lequel il est possible d'aimer ses enfants⁸. Aujourd'hui, cet autre père ne veut pas seulement avoir des enfants, il désire les élever. La mère elle-même, femme "libérée", n'est sans doute pas étrangère à cette figure nou-

velle de la paternité. « *Ce bébé, on le voulait ensemble, on l'accueille et on l'élève ensemble* ». C'est ainsi qu'à la demande de leur compagne, certains pères investissent l'enfant dès la vie intra-utérine, en haptonomie notamment. Et comme le père n'est pas étranger au bonheur de la mère, il n'est pas improbable qu'il favorise la transmission du goût de vivre. Ce qui affleure ici, c'est l'importance de la "matrice" mère-père pour le développement de l'enfant. Il n'y a pas de mère sans père et réciproquement. En coupant le cordon, le père signifie symboliquement le détachement nécessaire et la plénitude de sa présence auprès de sa femme et de son enfant pour continuer à vivre et à aimer. Tout se passe comme si la vie bonne, en abondance, avait besoin, pour se déployer, de sortir de l'indistinction (fusion mère-enfant). N'est-ce pas à partir d'une terre informe et chaotique que Dieu crée le ciel et la terre⁹ ? Sa lumière éclaire ce qui était obscur, confus et indiscernable. Figure du Dieu père qui sépare, ordonne, éclaire.

9. *Genèse*, 1, 1-2. « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, l'esprit de Dieu planait sur les eaux. Dieu dit : "Que la lumière soit", et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne ».

10. *Op.cit.*, p. 76.

Ce que l'œil n'a jamais vu...

Le mot "création" insiste sur l'apparition d'une nouveauté radicale. La naissance instaure une semblable rupture, par-delà les continuités : un *nouveau* venu surgit, d'une manière irréversible. « Mon existence prend sens sous ton gouvernail » dit si bien Colette Nys-Mazure¹⁰. De l'avant à l'après, du fœtus au nouveau-né, de l'homme et de la femme au père et à la mère, comment se "fabrique" une telle nouveauté ? Comment peut-elle surgir à partir d'éléments donnés, déjà présents, tout en les dépassant ? Quel génie créateur a la faculté de faire venir à l'être ce qui était absent ?

L'idée de création *ex nihilo*, qui a pu apparaître comme l'archétype même de l'acte de créer, désigne pour Augustin la création divine proprement dite : Dieu seul peut, sans aucune matière préexistante, vouloir que les choses soient et qu'elles soient. Cherchant à répondre à l'image d'un Dieu-artisan et d'un temps

antérieur à la création du monde, il soulève le paradoxe de la pensée humaine, captive du flux du temps, et qui ne peut saisir l'instant décisif de la création, c'est-à-dire le rapport qui unit le temps à l'éternité. À la faveur de sa recherche, Augustin découvre néanmoins que tout instant "t" est indistinct sans un esprit humain qui veille, se distend, et fait être le temps. Il découvre que le temps est subjectif, si bien que le commencement d'une création, aussi décisif soit-il, ne peut être absolu. Il doit encore être dévoilé.

Vers l'autonomie

En va-t-il autrement de la naissance ? Comme l'annonçait Isaïe, le nouveau-né est « *ce que nul œil n'a jamais vu, ce que nulle oreille n'a jamais entendu* ». Pourtant, ce qui est neuf en lui est encore invisible. Son originalité demeure encore vague, informe et en attente d'exister, tout comme l'expression d'un visage émerge peu à peu des traits de ressemblances familiales. Malgré l'événement bouleversant que représente la naissance, la sortie de l'indistinction n'est pas acquise. La vie est donnée et doit encore advenir,

portée par une certaine attention, une qualité de présence, dans la durée.

De fait, la biologie nous apprend qu'un être n'est pas défini uniquement par son patrimoine génétique, mais aussi par l'environnement où il se développe. Il acquiert son identité par l'éducation qu'il reçoit, les personnes qu'il rencontre, les livres qu'il lit, les films qu'il voit, bref par la culture. Ainsi le temps de la mise en nourrice, de l'entrée à l'école et le temps des copains donnent à l'enfant de vivre sa vie propre, indépendante. Il gagne la possibilité de s'exprimer, d'inventer, d'être à son tour génial et d'imprimer sa marque dans le monde qui l'entoure. C'est pourquoi les parents sont invités à laisser d'autres adultes prendre soin de leur enfant et l'éduquer ; ils doivent lâcher prise peu à peu car l'essentiel est là : non pas retenir leurs enfants de vivre pour les empêcher de souffrir, mais chercher à préserver la liberté de chaque nouveau venu qui porte en lui quelque chose d'inouï, qu'ils n'avaient pas prévu.

En ce sens le désir de maîtrise, très fortement marqué aujourd'hui, nous interroge : maîtrise du déroulement de la grossesse, annonce avant la naissance du sexe de l'enfant, voire de

son prénom, accouchements déclenchés pour des raisons de confort... Heureusement, des “parents-artisans”, qui mettraient en œuvre un secret de fabrication et auraient des principes éducatifs à appliquer, buteraient nécessairement sur l'inadéquation des recettes à la personne. Car les enfants nous apprennent que ce qu'on a découvert avec l'un n'est pas applicable à l'autre puisqu'il est tout à fait différent.

Parentalité

Voilà peut-être ce qu'ont à apprendre les parents : laisser l'enfant mener sa vie sans compte à rendre, en accueillant ce qui est offert et en espérant de vraies rencontres. Ce génie particulier, l'amour filial, n'est pas inné ; la tâche est difficile. C'est pourquoi ils doivent être aidés à surmonter leurs peurs et à garder au cœur l'intention initiale : *« Je t'ai transmis la vie / à toi de jouer / Je te bénis / même si tu t'éloignes / au point que je n'aperçoive plus ton sillage / que je ne perçoive plus*

*la musique de ta vie. »*¹¹ Trois attitudes peuvent baliser ce chemin de la parentalité¹² : 1) l'accueil, l'affectif, la tendresse, et l'attention qui maintiennent un équilibre de vie, permettent de le retrouver dans les périodes difficiles, ou favorisent la “résilience” ; 2) le détachement qui offre à l'enfant d'acquiescer son autonomie ; 3) enfin l'accompagnement qui guide et dicte, toujours dans l'attention et l'affection, même en cas d'opposition.

Au final, il apparaît que c'est en vivant ensemble, en nous ajustant les uns aux autres, parents et enfants, éducateurs et enfants, que nous devenons co-créateurs les uns des autres. En ce sens, c'est la relation qui est créatrice ; c'est elle qui fait venir à la lumière ce qui était sous-jacent. Et si le processus créateur nous échappe, c'est notamment parce que nous sommes confrontés à la liberté des sujets et à la complexité de leurs relations.

Puissent les enfants continuer à nous surprendre. Puissent les parents s'émerveiller de l'inouï de la vie ! ■

11. C. Nys-Mazure, op. cit., p. 82.

12. Cf. J.-Cl. Huret, *Dans la famille... je demande le père.*

Livres reçus à la Rédaction

de la Lettre aux Communautés

(Janvier 2007 à Juillet 2007)

Dom Helder CAMARA	Lettres conciliaires 1962-1965 Tome 1 J'ai déjà un programme bien tracé Tome 2 Des belles théories à la dure réalité	Éditions du Cerf, 2006
Sous la direction de Paul HUOT-PLEUROUX	Le don, une dynamique d'échange ? Actes du XIII^e colloque de la Fondation Jean-Rodhain	Éditions du Cerf, 2006
Matthieu ARNOLD	Prier 15 jours avec Dietrich Bonhoeffer	Nouvelle Cité, 2006
Christian DELORME	Prier 15 jours avec Antoine Chevrier	Nouvelle Cité, 2006
Jacques ARNOULD	Dieu versus Darwin	Albin Michel, Paris, 2007
Paul VALADIER	Détresse du politique, force du religieux	Éditions du Seuil, 2007
Marc LAMBRET	La religion pour la démocratie	Éditions du Cerf, 2007
Clément PICHAUD	Vieillir ensemble	Éditions Siloé, 2007
Gérard BESSIÈRE	Jésus selon Proudhon	Éditions du Cerf, 2007
Andrea RICCARDI	Vivre ensemble	Desclée de Brouwer, 2007

Basile et le “Big bang” !

Né en 329, à Césarée en Cappadoce, dans une famille d'intellectuels (rhéteurs), Basile le Grand est le frère aîné de Grégoire de Nysse et l'ami de Grégoire de Nazianze qu'il a connu en faisant ses études à Athènes. Avocat, il se fera moine après son baptême et fondera, en 357, un monastère dont la règle connut un grand rayonnement. À partir de 365, il s'engage contre l'arianisme et devient évêque de sa ville natale en 370. Il est l'auteur d'une liturgie qui alterne dans l'orthodoxie avec celle de Jean Chrysostome. Les textes de Basile pour la défense des pauvres ont fait date dans l'histoire chrétienne, mais il est surtout connu pour son traité du Saint Esprit et ses homélies sur l'*Héxaéméron*, c'est-à-dire les *Six jours* de la Genèse. Nous avons déjà publié de lui des extraits de son *Discours aux jeunes gens* où il exhorte les jeunes chrétiens à ne pas mépriser la littérature classique païenne...

Dans le cadre de ce numéro de la LAC, nous avons choisi quelques pages de la Première homélie sur les Six jours de la création, où Basile réfléchit sur le “commencement”.

**Présenté
par
Jean-Marie Ploux**

« Celui qui, avec sagesse, nous instruit de la genèse du monde, a dit : *Au commencement Dieu créa*, c'est-à-dire : au commencement temporel. Car il ne témoigne pas de l'antériorité du monde, comparé à tous les êtres créés, en disant que ce fut au commencement ; mais, après les êtres invisibles et spirituels, il raconte l'arrivée à l'existence des êtres visibles et accessibles à nos sens. »

Mais que veut dire ἀρχή (Archè), le commencement ?

« • Sans aucun doute, on appelle ἀρχή (Archè) le premier mouvement, comme [dans ce passage] : *Le commencement de la bonne voie est de pratiquer la justice.* (Prov.16, 7) C'est en effet par nos actions justes que nous allons à la vie bienheureuse.

• Mais on appelle encore ἀρχή ce d'où vient qu'une chose existe, parce que c'en est le fondement ; telles, pour une maison, ses fondations et, pour un vaisseau, sa carène. C'est en ce sens qu'il est dit : *Le fondement de la sagesse est la crainte du Seigneur.* (Prov. 1, 7) Car la piété est comme la base et le fondement de la perfection.

• L'art est aussi un principe (ἀρχή) pour les œuvres des artisans : telle, la sagesse de Béséléel, pour la parure du tabernacle. (Ex 31, 3).

• Αρχή (Archè), c'est souvent aussi, dans nos actions, l'heureuse fin que nous en attendons [c.à.d. la cause finale, le but] : ainsi de l'aumône que nous faisons pour obtenir la faveur de Dieu, et toute action vertueuse [pour atteindre] la fin que nous réservent les promesses divines.

« Puisque ce mot est susceptible de tant d'acceptions différentes, vois si, dans le cas présent, il ne s'accommode pas de toutes ces significations. Aussi bien tu peux connaître à quelle époque commença l'organi-

sation du monde, si, remontant du présent dans le passé, tu t'efforces de découvrir le premier jour du monde naissant. Tu trouveras ainsi d'où est parti, dans l'ordre du temps, le premier mouvement ; [tu verras] ensuite que, telles des fondations et des bases, ont été jetés le ciel et la terre ; puis, qu'une raison industrieuse a présidé à l'ordonnance du monde visible, comme l'indique le mot principe ; enfin, que ce monde n'a pas été conçu au hasard ni en vain, mais à une fin utile, et pour répondre au plus grand besoin des êtres, s'il est vrai que le monde est l'école où s'instruisent les âmes raisonnables, le lieu où elles apprennent à connaître Dieu : il s'offre en effet à notre esprit pour le guider, par les objets visibles et sensibles, jusqu'à la contemplation des invisibles, selon ce que dit l'apôtre : *Les perfections invisibles de Dieu sont, depuis la création du monde, et par le moyen de ses œuvres, offertes à la contemplation de nos esprits.* (Rm 1, 20)

« Ou peut-être est-ce en raison de l'instant ténu et intemporel de la création, qu'il a été dit : *Au commencement Dieu créa...*, parce que le commencement est quelque chose d'invisible et d'inétendu. Car, de même que le commencement du chemin n'est pas encore un chemin ; ni celui de la maison, pas encore une maison ; ainsi le commencement du temps n'est pas encore un temps : il n'en est pas même la plus petite partie. Et si quelqu'un soutenait que le commencement est déjà un temps, qu'il sache qu'il aura à le fractionner dans les divisions du temps : à lui donner un commencement, un milieu et une fin. Imaginer le commencement du commencement, c'est tout à fait ridicule. Et qui divise en deux le commencement, en fait deux au lieu d'un, ou plutôt il le multiplie

à l'infini, puisque la fraction reste toujours [susceptible] de nouveaux morcellements. Afin donc de nous apprendre qu'à l'instant intemporel du vouloir divin, le monde exista, il a été dit : *Au commencement Dieu créa*, ce que les autres interprètes expriment plus clairement par ces mots : Dieu fit *tout ensemble*, c'est-à-dire : à la fois et en peu de temps. Qu'il nous suffise, pour traiter en peu de mots ces matières abondantes, d'avoir donné ces explications sur le mot ἀρχή (Archè).

Basile de Césarée. Première *Homélie sur l'Hexaéméron*, § 5 & 6.

Trad. Stanislas Giet

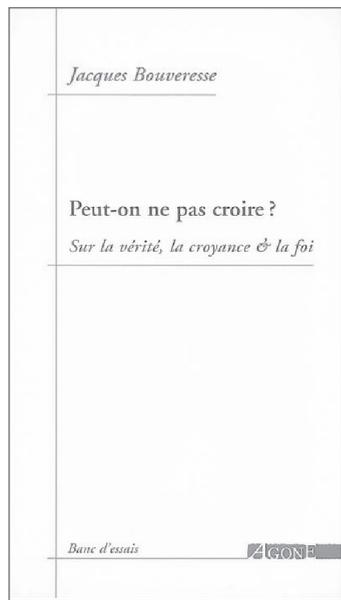
Sources chrétiennes n° 26 – Éd. Du Cerf

Jacques Bouveresse

Peut-on ne pas croire ?

Sur la vérité, la croyance et la foi

Marseille, Éd. Agone, 2007



Jacques Bouveresse, professeur au Collège de France, est un philosophe du langage, grand spécialiste de la philosophie analytique nord-américaine qui fait autorité. Il livre dans *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi* une réflexion stimulante sur les effets des concepts de rai-

son, de croyance et de foi des jugements contemporains bienveillants portés sur le religieux par des intellectuels athées ou agnostiques. Son objectif est de questionner la pertinence des positions dites « post-modernes »*.

J. B. part du constat que le conflit raison-foi qui paraissait devoir se

* L'ouvrage est composé de trois textes : « La puissance du faux et la valeur du vrai » (conférence donnée en décembre 2005) ; « Faut-il défendre la religion ? » ; « Wittgenstein et les chemins de la religion » (article paru en 2003). Le texte central que nous présentons est l'extension d'une conférence donnée en mars 2004 à l'Institut Catholique de Paris dans le cadre d'un colloque dont les actes ont été publiés sous le titre *Dieu et la raison* [Bousquet François, Capelle Philippe (dir.), Bayard, 2005].

terminer par une victoire sans appel de la raison, connaît un rebondissement au vu de l'intérêt croissant pour la religion dans les sociétés modernes. Sécularisation, désenchantement compris en un sens strict ne seraient qu'une longue parenthèse, que l'effet d'une sous-estimation, celle de la dimension religieuse qui s'attache à toute recherche (Renan la reconnaît au scientifique, par exemple). Le débat porte sur la nécessité ou non d'éliminer la religion au profit de la science. Or cela dépend de la définition que l'on assigne à la foi et à la religion. Durkheim qui donnait comme fonction à la religion de fonder le lien social (la transcendance est l'assomption du corps social) ne la récusait pas. Il la ramenait à cette véritable fonction. Une première remarque s'impose : la religion est d'autant mieux défendue, pour son rôle supposé, qu'elle est moins bien connue.

Que penser de ses défenseurs athées sur lesquels les religieux ont tendance à s'appuyer pour renforcer la pertinence de leur propos ? Pour éclairer la situation, J. B. propose de revenir au débat qu'ont entretenu, outre atlantique, Bertrand Russel (1872-1970) et William James (1842-1910) à ce propos. Tous deux athées ont néanmoins une approche contrastée de la situation. Le pragmatisme de William James l'a conduit à décrire la quête d'expériences religieuses individuelles en des termes volontiers repris aujourd'hui. Sa description est fondée sur une bienveillance a priori pour toutes les formes de croyance. Il s'oppose en cela au courant intellectualiste dont Bertrand Russel est le grand témoin. Ce dernier ne veut pas se résigner à ce nivellement. Il défend une position rationaliste stricte. L'opposition ne porte pas sur la nécessité de la religion, mais sur

l'accès à la connaissance (et à la vérité). Toutes les croyances ont-elles la même pertinence pour conduire l'homme sur ce chemin ? La religion est un fait et même une nécessité sociale ou psychologique pour beaucoup. Cela suffit-il à valider tous les contenus qu'elle véhicule, ainsi que les méthodes qu'elle propose ? Tel est le fond de la question. Alors se pose le problème du discernement à opérer parmi les croyances. Est-il possible ? Dans la perspective pragmatiste, prolongée, selon J. B., dans la « post-modernité », cela semble exclu. Mais alors, la conséquence première est la remise en cause de l'esprit critique qui se manifeste le plus clairement dans la démarche scientifique. C'est sur ce point que J. B. veut attirer l'attention. La possibilité de discerner des croyances suppose qu'on leur attribue des valeurs. Or Nietzsche a

montré que l'idée même de vouloir fonder des croyances, pour se reposer sur elles, était aux antipodes de la volonté de puissance. Nietzsche a mis le doigt sur le caractère d'interprétation de toute assertion, ce qui n'est pas une négation de la vérité comme absolu selon J. B.. En effet, c'est bien au nom d'une « interprétation », d'une « vérité » que Nietzsche prend position. J. B. veut montrer qu'en réalité Nietzsche ne récuse pas autant l'intellectualisme que l'on veut bien le dire communément. Simplement la valeur de vérité d'une assertion est seconde pour lui.

Or la critique nietzschéenne n'est pas, selon J. B., une remise en cause de la quête scientifique. Elle est plutôt une critique de la valeur de vérité (nouveau fondement) qui lui est accordée socialement. C'est à ce nœud que J. B. veut conduire afin de sortir de l'impasse de la relativité de toutes

les croyances, qu'il est de bon ton de défendre.

Pour William James, la valeur égale attribuée à toutes les croyances se heurte à une place exceptionnelle qu'il accorde également à la science. Son pragmatisme bute sur le problème du discernement à opérer dans l'univers des croyances. En définitive, c'est le geste philosophique qui est remis en cause si une forme d'esprit critique ne peut pas avoir accès à un statut privilégié.

À ce moment, la position intellectualiste de Russel reprend de l'intérêt. En effet, sans possibilité d'analyse critique des raisons, les diverses croyances sont destinées à se livrer un combat pour occuper le terrain. En ce sens, raison critique et violence s'excluent parce que la raison critique met à distance les croyances.

J. B. entre alors dans le débat sur les liens discutés qu'entretient la dé-

mocratie avec l'esprit critique et la question de la vérité. Mais c'est surtout sur le nouveau consensus entre « chrétiens » et « a-thées » sur le christianisme que J. B. fait porter la critique. Dans le contexte de la post-modernité, ce qui prime est le « vouloir croire » identifié au « croire », ou tentant de le supplanter. Pour le chrétien, l'« in-croyable » des représentations le conduit à une « épochè » – mise entre parenthèses – qui est la nouvelle attitude de foi. Pour l'athée, l'« in-croyable » est à mettre en perspective mythique afin de pouvoir fonder la société et défendre des valeurs. Ainsi le « vouloir croire » du chrétien et le « comme si » de l'athée fusionnent au détriment des deux parties. Gianni Vattimo d'un côté et Régis Debray d'un autre symbolisent cette nouvelle posture.

Alors, la vérité des propositions est loin derrière. Cela est grave autant pour le christianisme que pour le

« rationalisme » selon J. B. qui porte une attention privilégiée à la raison, à la question de l'esprit critique apparu en Grèce comme philosophie et science.

Exprimée autrement, la question de cet ouvrage est : la valeur de vérité des croyances est-elle, oui ou

non, sans incidence sur la culture ? Question stimulante s'il en est. Quelques-uns sont surpris de l'enracinement du questionnement de J. B. dans les débats tranchés du XIX^e siècle. L'auteur prend manifestement ses distances avec l'univers multiforme de la phénoménologie.

Pourtant en redonnant de la force à certaines lignes de fracture, J. B. interroge utilement notre culture dont la substance paraît souvent n'être que la quête consensuelle du mieux-vivre-ensemble.

**Présenté par
Bernard Michollet**

À propos de *L'Atlas de la création**

Hervé LE GUYADER :

Sur la question politique, je vais commencer par *l'Atlas de la création*. Quand celui-ci est arrivé, j'ai fait sur ce sujet un petit rapport pour le Ministère de l'Éducation nationale. Dans ce but, j'ai dû lire le livre. Alors quel est le problème lié à cet ouvrage ? Il y a des problèmes strictement économiques, des problèmes politiques et des problèmes liés à la science. Le premier point qu'il faut voir c'est l'aspect économique : vous avez pu le voir, c'est un livre parfaitement bien édité, qui est cher, qui a de très belles illustrations. Les photos de fossiles qu'on y trouve ne sont pas immédiatement disponibles, il faut avoir une équipe pour aller chercher ces photos qui sont réellement bien faites. Il y a donc toute une équipe derrière ce travail, donc de l'argent. L'édition d'un livre qui pèse 7 kilos et son envoi à la plupart des lycées et des universités françaises demande une masse financière importante. Les proviseurs et directrices de lycée ont reçu le livre en leur nom propre, ce qui veut dire que l'éditeur disposait du fichier des noms de ces personnes ; comment l'a-t-il eu ?

* Nos remerciements vont au comité de rédaction de la revue *Connaître*, Gif-sur-Yvette, qui nous a autorisés à publier cet extrait des actes du colloque.

Hervé Le Guyader, professeur de biologie à l'Université P. et M. Curie (Paris), a été chargé par le Ministère de l'Éducation nationale de rédiger un rapport sur l'Atlas de la création largement diffusé en Europe dans les réseaux de l'enseignement. Il a livré son analyse au cours de la table ronde qui a clos le colloque "Création contre Évolution ? Hasards, complexités et finalités" organisé par le Réseau Blaise Pascal, à Orsay, les 24 et 25 mars 2007.

Le livre est en trois parties. La première répond à la question : qu'est-ce qu'un fossile ?, et c'est assez bien fait. La deuxième partie est un commentaire des fossiles montrés ; alors là, c'est d'une nullité extrême. Il y a une image d'un fossile, une image d'un organisme vivant ressemblant et un commentaire en deux lignes affirmant : les deux se ressemblent, donc il ne peut pas y avoir d'évolution. Pourquoi est-ce que j'insiste là-dessus ? Il faut regarder l'histoire des sciences, notamment les scientifiques du 19^e siècle qui ont été créationnistes. Je vais prendre Cuvier et Alcide d'Orbigny. Cuvier, fixiste et Alcide d'Orbigny, élève de Cuvier, grand paléontologue qui était "multicréationniste", c'est-à-dire qu'il avait vu des changements de faune et avait considéré qu'à chaque changement, il y avait disparition d'une faune et recréation d'une autre. Il avait trouvé 26 créations. Le point clé, c'est que tout le travail biologique et paléontologique d'Alcide d'Orbigny a été réintégré dans le corpus classique de la science avec une autre interprétation. Mais son travail de fond, en tant que paléontologue, a été considérable et il est toujours retenu par les géologues comme celui qui a délimiter les étages. En revanche, le travail de *l'Atlas de la création* est d'une nullité extrême et il n'y a rien à en tirer. D'autre part quand vous regardez les organismes vivants qui sont présentés, il y a des fautes de zoologie absolument incroyables ; par exemple, on présente 5 harengs et sur les 5, il n'y a qu'un seul vrai hareng ! La troisième partie est peut-être la plus intéressante, elle correspond à la réfutation de la théorie de l'évolution. Premier point : l'exposé de la biologie évolutive est assez bien faite jusqu'à l'évolution moléculaire, mais pas la suite. Cela correspond au diable de Popper dont je vous parlais hier, c'est-à-dire qu'on va prendre quelques extraits de publications de scientifiques de renom dans les endroits où ils disent : « je ne sais pas, je ne comprends pas », et, à partir de là, on va tout dévier pour montrer que la théorie est fausse. D'autre part il y a des citations retirées de leur contex-

te : un des points clés (p. 680 du livre) est une citation de Francis Crick (prix Nobel pour la découverte de la structure de l'ADN), où il dit « *l'origine de la vie semble être un miracle* », ce qui dans le contexte signifiait : « je ne comprends pas comment cela s'est produit ». Il y a d'autres arguments sur la physico-chimie, sur le second principe de la thermodynamique, qui sont balayés par la physique depuis pas mal de temps. Maintenant le point le plus intéressant, qui rejoint ce que disait Jacques tout à l'heure : la critique du darwinisme commence par une sociologie du darwinisme. Pour eux, le darwinisme, c'est le conflit ; la vie est un conflit, donc tout ce qui est conflit dans l'humanité est une conséquence du darwinisme. À partir du *struggle for life*, en 4 pages, on passe de Malthus à Darwin, de Darwin on passe à Hitler, de Hitler on passe à Staline, puis de Staline on passe aux *Twin towers* du 11 septembre. Et la conclusion : « *Quelle que soit l'idéologie qu'ils épousent, ceux qui perpétuent la terreur dans le monde sont en réalité des darwinistes. Le darwinisme est la seule philosophie qui valorise et donc encourage le conflit* ». On tourne la page et on trouve que l'islam n'est pas la source du terrorisme, mais sa solution, c'est-à-dire que les terroristes du 11 septembre sont des islamistes qui ont été pervertis par le darwinisme ! L'origine des espèces de Darwin est datée de 1859, mais l'histoire de l'humanité montre qu'il y a eu quelques conflits bien avant !

Vous voyez où je veux en arriver, c'est qu'en fait on propose une situation sociologique, puis une situation politique.

Pour conclure, je suis d'accord avec ce qui a été dit tout à l'heure : si vous regardez ce qui est dit de la théorie de l'évolution, vous pourriez le généraliser à l'ensemble de la science. Il ne faut pas focaliser l'objectif de ce bouquin sur création et évolution ; toutes les critiques qui sont faites sur le cadre conceptuel lié à l'évolution pourraient être transposées dans le domaine de l'astrophysique, dans les modéli-

sations sur l'évolution actuelle du climat, sur l'océanographie, tout cela peut subir les mêmes attaques. Y a-t-il des relations entre cela et le monde politique ? La réponse est oui, indéniablement et je le sais parce que j'ai passé trois jours pleins avec des journalistes, après avoir fait ce rapport (que j'ai un peu regretté d'avoir fait, à un certain moment) et j'ai eu la visite d'une journaliste turque qui était la correspondante à Paris d'un journal turc, qui est l'équivalent du *Monde* en France. Je suis resté deux heures avec elle ; il en est ressorti que l'auteur, Harun Yahya, était interdit d'édition auparavant en Turquie, et il n'a pu avoir de possibilité d'édition que par le nouveau gouvernement islamique en Turquie, lequel se présente comme islamique modéré mais avec quelques sous-marins qui sont importants. L'autre point qui est clair, c'est qu'il y a une relation explicite entre les créationnistes intégristes musulmans et les créationnistes intégristes américains. On trouve à la fin du livre la liste des sites internet islamisants et des sites internet créationnistes anglo-saxons, dont certains pour des traductions françaises, avec en particulier www.jesusreviendra.com. Allez y voir, c'est gratiné ! Dernier point : l'objectif politique est indéniable et il faut le mettre en relation avec la liberté. Si vous considérez ce que dit la théorie de l'évolution par rapport à la diversité, et pensez que la notion même de diversité est impensable pour certains individus, c'est le problème de l'analogie entre la diversité biologique et la liberté humaine [qui surgit]. ■

Justice, individualisation ou automaticité des peines ?

par Denis ROUCOU

Le Parlement vient de voter selon la procédure d'urgence, c'est-à-dire avec une seule lecture devant l'Assemblée nationale et le Sénat le projet de loi "renforçant la lutte contre la récidive des majeurs et des mineurs".

Plus de dix lois sont intervenues ces dernières années pour lutter contre la délinquance, la dernière en date étant celle controversée du 5 mars 2007 intitulée "prévention de la délinquance" qui est à peine mise en oeuvre.

Pourquoi cette boulimie législative ?

Manifestement, il existe une volonté politique de faire passer aujourd'hui ce qui n'a pu l'être il y a simplement quelques mois, l'instauration de peines plancher et de peines pour les mineurs récidivistes identiques à celle des majeurs ; lors des discussions de la loi sur la récidive (déjà...) à l'automne 2005 comme de celles sur la prévention de la délinquance au cours de l'hiver dernier, le Ministre de l'Intérieur avait voulu instaurer ces mesures ; la majorité de l'époque, la même qu'aujourd'hui, s'y était opposée.

**Membre de la
Communauté
Mission de
France, magistrat,
Denis participe
à la réflexion du
Réseau justice.**

Manifestement, les mêmes élus n'ont pas peur de se déjuger à quelques semaines d'intervalle !

Que penser de ces nouvelles dispositions, quelles incidences sur le fonctionnement au quotidien de l'institution judiciaire ?

Au-delà d'un affichage politique et d'une volonté de montrer l'action d'un gouvernement dans un domaine sensible, celui de la sécurité, il ne s'agit ni plus ni moins que d'une défiance à l'encontre des magistrats et d'une volonté de les obliger à prononcer des peines qui ne sont pas à l'heure actuelle celles qu'ils prononcent, notamment dans les juridictions correctionnelles : on veut faire croire à l'opinion que les juges sont laxistes alors que les sanctions prononcées sont de plus en plus sévères et que la population pénale incarcérée n'a jamais été aussi nombreuse, plus de 61 000 personnes au 1^{er} juillet 2007 pour 50 000 places et qu'elle a augmenté de plus de 20 % entre 2002 et 2007.

La grande réforme du Code Pénal de 1992 suscitée par Robert Badinter a voulu dans le domaine des peines, offrir un panel ouvert aux juridictions mettant sur le même plan les peines traditionnelles de prison et d'amendes avec celles plus récentes de Travail d'Intérêt Général, d'interdictions de droits ou de jours amendes.

En matière de récidive, la loi fixait un maximum sans aucun minimum ; le législateur estimait, sans doute, qu'il fallait laisser une marge d'appréciation au juge pour qu'il tienne compte de la gravité des faits, mais également de la personnalité du prévenu.

La récidive ne signifie pas que la nouvelle infraction est plus grave que la précédente, mais simplement qu'un nouveau fait a été commis après une précédente condamnation devenue définitive.

Dans le rapport de présentation du texte au Sénat, le sénateur Zocchetto propose un petit tableau comparatif très instructif :

**Peines plancher proposées au regard du quantum moyen
des peines d'emprisonnement prononcées en 2005
pour les infractions en état de récidive**

	Quantum maximum de la peine pour les infractions hors récidive	Quantum moyen prononcé en cas de récidive	Peines plancher
Crimes	30 ans	15,7 ans	10 ans
	20 ans	13,9 ans	7 ans
	15 ans	15,9 ans	5 ans
Délits	10 ans	1,6 an	4 ans
	7 ans	1 an	3 ans
	5 ans	8,5 mois	2 ans
	3 ans	5,7 mois	1 an

Il saute immédiatement aux yeux qu'en matière correctionnelle, c'est-à-dire pour des faits de vols, violences, infractions en matière de stupéfiants... pour lesquels des centaines de personnes sont jugées tous les jours, la moyenne des peines prononcées est très largement inférieure aux peines encourues et surtout très en deçà des peines planchers fixées par la nouvelle loi !

Les propositions d'atténuation proposées par le Sénat, qui ne peut être considéré comme une assemblée révolutionnaire, à savoir que le juge pourra déroger aux peines minimales en prenant en compte non seulement les éléments concernant l'insertion du condamné, mais aussi les circonstances de l'infraction et la personnalité de l'auteur, ont été rejetées par les députés ; ainsi, dans le nouveau texte applicable, pour déroger à la peine minimale, en cas de seconde récidive, seules "des garanties exceptionnelles d'insertion ou de réinsertion" pourront être prises en compte.

De plus, la nouvelle loi prévoit que la juridiction ne peut prononcer une peine autre que l'emprisonnement pour la seconde récidive d'une infraction de violences ou avec circonstances de violences, ou lorsqu'une peine de dix ans est encourue, ce qui concerne notamment les infractions en matière de stupéfiants.

Ainsi, une personne déjà condamnée deux fois pour des faits de vol, qui déroberait de nouveau un téléphone portable avec arrachement de l'appareil, juridiquement considéré comme un vol avec violence, et qui comme beaucoup de justiciables n'a pas de travail fixe et a un domicile précaire, donc une absence de garantie exceptionnelle d'insertion, au regard du nouveau texte, ne pourra être condamnée qu'à la peine de deux ans de prison ! Il en sera de même en matière de stupéfiants où les professionnels de la santé savent que l'addiction aux produits ne se soigne pas sans qu'il y ait des rechutes, la peine encourue étant de dix ans, la peine plancher sera de quatre ans, même avec seulement 20 grammes de résine de cannabis transportés !

Le législateur a, de fait, en cas de seconde récidive, interdit au juge de tenir compte de la gravité des faits et de la personnalité du prévenu !

Ce texte fait de la peine d'emprisonnement le centre de la réponse pénale, mais l'objectif de dissuasion qu'il poursuit est totalement illusoire. Nul n'ignore que les prisons françaises ne sont pas le lieu où l'on réinsère, mais un lieu où l'exclusion et la violence aggravent souvent les problématiques des plus fragiles.

Au moment où on a atteint un taux d'incarcération inégalé depuis 1945, cette loi est une machine à augmenter dans des proportions considérables l'enfermement, sans apporter une réponse efficace à la récidive.

On sait pourtant que la peine de mort par exemple n'a jamais dissuadé du crime. Nous nous rapprochons du modèle américain au moment où il est remis en cause, face au coût exorbitant de la prison ; certains prévoient à l'horizon de trois ans une population carcérale de 80 000 détenus !

En ce qui concerne les mineurs, la nouvelle loi prévoit qu'un mineur de 16 à 18 ans pourra être traité comme un majeur alors que depuis une loi du 12 avril 1906, la majorité pénale avait été portée à 18 ans.

Depuis 1945, le modèle pénal pour les mineurs est de privilégier une procédure éducative, le postulat de base étant de considérer l'adolescent comme un être en devenir, une personnalité en construction, qui ne peut donc être jugé comme un majeur. Depuis 60 ans, ce texte a subi de nombreuses modifications et adaptations en renforçant l'aspect répressif, notamment par la création de Centres Educatifs Renforcés et en permettant de juger les mineurs avec des délais rapprochés.

Aujourd'hui, c'est une autre philosophie qui est mise en oeuvre, sans véritable débat au fond sur ce qu'est un jeune, c'est l'idée que pour la victime, que l'auteur soit un majeur ou un mineur, il n'y a pas de différence. En plaçant ainsi la victime au centre du procès, c'est avant tout la démagogie qui prime ! Ainsi, la peine pour des mineurs récidivistes ne pourra, là aussi, être que l'emprisonnement avec un alourdissement de la sanction.

Un autre principe est remis en cause ou plus exactement, ce qui était l'exception devient la règle. Jusqu'en décembre 2005, en dehors des procédures de comparutions immédiates, la personne qui comparaisait libre devant un tribunal pouvait repartir libre, même si une peine ferme était prononcée ; lorsque la peine prononcée était supérieure à un an, le tribunal, par "décision spéciale et motivée, et lorsqu'une mesure de sûreté s'imposait", pouvait décerner un mandat de dépôt, c'est-à-dire l'incarcération immédiate du condamné.

Le législateur, par la loi du 12 décembre 2005, a renversé ce principe en cas de récidive ; désormais le juge doit motiver pourquoi il n'incarcère pas immédiatement la personne.

Si les conséquences pour les magistrats ne sont pas négligeables, perte d'autonomie dans la prise de décision, obligation de prononcer une peine d'emprisonnement, au moins pour partie ferme, peur d'avoir sa responsabilité engagée en cas de non respect des nouveaux

textes, c'est avant tout pour le justiciable que les effets risquent d'être redoutables, les peines de prison vont nécessairement s'allonger, avec une diminution des possibilités d'aménagement, seules les peines inférieures à un an pouvant être aménagées par mise en place de semi-liberté, bracelet électronique...

Ainsi, toute la philosophie qui a sous-tendu la politique pénale de 1945 à 1990 environ, celle du mouvement de la défense sociale de Marc Ancel, professeur de droit, est battue en brèche au profit d'un modèle dit de "dissuasion". Marc Ancel écrivait en 1954 : « *Le mouvement de la défense sociale nouvelle répudie toute métaphysique juridique et tout apriorisme dogmatique. Il affirme que le droit pénal ne doit pas chercher à établir une justice absolue, mais prendre conscience de la relativité aussi bien de la justice humaine que de la législation répressive nécessairement transitoire et fluctuante. Il affirme que le fait criminel ne doit pas [ou plus] être envisagé comme une notion de pur droit – l'infraction – mais comme un phénomène social et humain qu'il faut rattacher non seulement à un individu, dont il faut alors connaître et comprendre la personnalité, mais aussi à un milieu où opèrent des interactions multiples ; ce qui suppose une nouvelle conception du rôle du juge et de la procédure pénale.* »

Au-delà de cette loi et celles votées depuis 2005, il est possible de se poser la question de la mise en oeuvre d'un autre modèle de justice. Celui dans lequel nous vivons est fortement influencé par les racines judéo-chrétiennes de notre société, prenant en compte un possible réhabilitation de celui qui reconnaît qu'il a transgressé la règle commune et pour lequel "une voie de salut" est possible. Celui "proposé" au travers de ces nouveaux textes se rapproche d'un modèle ultra-répressif où l'élimination temporaire ou définitive deviendrait le fondement. Cela doit nous amener tous à réfléchir sur le modèle de société dans lequel nous voulons vivre. ■